Institut méditerranéen

RM2E - Revue de la Méditerranée

Edition électronique



Tome II - Année 2015
ISSN : 2274-9608

pour citer cet article :

Laporte, Jean-Pierre, « D'Hadrumète à Sousse, des années 350 à 859 », *RM2E - Revue de la Méditerranée édition électronique*, Tome II. 1, 2015, p. 3-34.

éditeur : Institut méditerranéen

url : http://www.revuedelamediterranee.org/index_htm_files/Laporte_2015-II-1.pdf

Pour contacter la revue
secrétariat de rédaction : redaction@revuedelamediterranee.org

ISSN : 2274-9608

publié en avril 2015

© Institut méditerranéen

D'Hadrumète à Sousse, des années 350 à 859

Jean-Pierre Laporte

L'histoire d'Hadrumète a fait l'objet de nombreuses études[1]. On dispose de connaissances de plus en plus précises sur les périodes punique, romaine, aghlabide et fatimide, mais le passage entre le milieu du IV^e^ siècle et celui du IX^e^ siècle ne bénéficie guère d'habitude dans les ouvrages destinés au grand public de plus d'une phrase ou, à la grande rigueur, d'un court paragraphe. Pourtant, ce demi-millénaire a contribué lui aussi à la formation de la Sousse actuelle, et mérite attention tout autant que les autres[2]. Il se compose de plusieurs périodes en général étudiées isolément :

*[284] – 439 : Antiquité tardive,
*439 – 533 : Époque vandale,
*533 – 647 : Époque byzantine (uniquement),
*647 – 698 : Byzantins, Maures et Arabes (période de la conquête arabo-musulmane),
*698 – 801 : Omeyyades, puis Abbassides,
*801 - 909 : Aghlabides [ici jusqu'en 859 seulement]:

Nous proposons de relire cette longue période d'une manière différente, comme formant un tout, c'est à dire du point de vue de la population et non de celui des conquérants successifs. Dans cette optique, chaque période a certes ses particularités, mais elle a hérité de la précédente et légué à la suivante, avec des continuités et des changements. Certaines connaissances paraissent acquises, mais bien des questions semblent encore se poser[3].

1 Voir ci-dessous, p. 31-34, une bibliographie sommaire et le développement des références citées en abrégé dans les notes de bas de page. On trouvera de nombreuses autres références dans les différents articles des Actes du colloque *Sousse à travers les âges*, organisé en 2009 par l'Association de Sauvegarde de la Médina, la Société Archéologique et le Musée archéologique de Sousse dont on attend avec intérêt la publication. Je tiens à remercier l'Institut Méditerranéen, M. Terrasse et A. Charpentier, d'accueillir le présent article.

2 Pour l'ensemble de l'Afrique du Nord, cf. Thébert Y. et Biget J.-L., « Disparition de la cité classique ».

3 Je remercie également A. Ben Abbès, J. Desanges, A. El Bahi, F. Jarray, A. M'rabet, T. Mani, L. Maurin, Y. Modéran et M.-M. Viré qui m'ont permis de compléter, de préciser (ou d'infirmer) plusieurs points et qui m'ont donné divers renseignements et références.

RMDE Revue de la Méditerranée

Le III^e siècle

Il faut bien sûr remonter un peu dans le temps. Hadrumète était au début du III^e siècle une ville prospère et très étendue[1]. Elle disposait de l'ensemble de l'équipement urbain classique, forum[2], thermes, cirque, adduction d'eau et citernes[3]. Ceinturée de ses nécropoles, elle s'étendait bien au delà des murailles médiévales[4]. Des Chrétiens y vivaient au moins depuis le début du siècle[5]. Polycarpe, le premier évêque connu (en 256), est antérieur à la période que nous étudions ici[6]. Le christianisme progressa peu à peu dans la population, et, si des sépultures païennes y sont attestées jusqu'au IV^e siècle, les hypogées chrétiens y gagnent de plus en plus de terrain à partir du milieu du III^e siècle[7].

La ville pourrait avoir été affaiblie vers la fin du même siècle, sans que l'on sache précisément pourquoi, ni depuis quand. L. Foucher pensait à l'origine aux effets de la répression de la révolte des Gordiens (238) ; certaines *domus* périphériques pourraient effectivement avoir été détruites et/ou endommagées à cette occasion[8]. Pour sa part, A. di Vita a évoqué deux tremblements de terre qui auraient eu lieu bien plus tard, l'un vers 306, l'autre en 365[9]. L'enthousiasme des archéologues et des historiens pour ces catastrophes en apparence bien datées (et donc pratiques pour donner des datations) a faibli, notamment depuis que Cl. Lepelley a mis en doute, avec raison, le caractère

1 Un examen rapide de la carte publiée par Foucher L. (*Hadrumetum*, p. 21) donne une idée de son étendue pendant l'Antiquité tardive. Mais tout ceci devrait être conforté par l'établissement avec les moyens actuels (S.I.G.) d'une carte archéologique précise qui éclairerait sans doute notablement les structures urbaines antiques et médiévales.

2 On situe d'ordinaire le *forum*, c'est-à-dire le cœur de la vie civique romaine près de la grande mosquée. Foucher L., *Hadrumetum*, p. 146-8. Lézine A., *Architecture*, p. 113. L'argumentation, qui paraît faible, mériterait d'être précisée et si possible confortée par des arguments nouveaux.

3 Citons brièvement les sept citernes découvertes à Sousse près de Dar es-Sina'a et restaurées au temps d'Al Mu'izz avant son départ pour l'Égypte, cf. Idris H. R., *Berbérie*, p. 450, n. 405. Une autre citerne antique fut découverte à l'emplacement de l'arsenal musulman, lors de la fouille du tophet, cf. Lézine A., *Architecture*, p. 109.

4 Notons en particulier le quartier de riches *domus* situé à l'ouest de la ville murée médiévale, cf. Laporte J.-P, *Domus*, p. 1327-1392.

5 Le premier martyr, Mavilus ou Mavilius d'Hadrumète, est signalé le 11 mars 212, cf. *Kalend. Carth., V id. Maii. "s. Maiuli*", et Tertullien, *Ad Scapulam*, 3. Pour les origines du christianisme à Hadrumète, cf. Foucher L., *Hadrumetum*, p. 326 sq.

6 Polycarpus, *ab Hadrumeto*, participa au concile réuni par saint Cyprien à Carthage le 1^er septembre 256, *Sententiae episcoporum*, 3, *CSEL*, III-1, p. 437.

7 Cf. Leynaud A., *Catacombes*. Foucher L., *Hadrumetum*, p. 331-336.

8 Foucher L., *Hadrumetum*, 1964, p. 315-6. La pensée de Louis Foucher était plus nuancée qu'on ne l'a dit. Il distinguait notamment les destructions commises par les soldats de Capellien et les effets à long terme de la répression. On peut certes admettre qu'il leur prêtait beaucoup.

9 Di Vita A., «Villa», p. 251-261, et *id.*, «Evidenza», p. 301-307. Rebuffat R., « Cuicul », p. 309-328. Cf. un dernier plaidoyer (infructueux) après des remarques de C. Lepelley : A. Di Vita, «Sismi», p 425-494 ; p. 441- 452 pour le séisme de *circa* 306-310 et p. 452 pour celui de 365. Des exemples précis de destructions à *Lepcis Magna* et *Sabratha* sont bien illustrés, mais les datations sont peu argumentées et surtout elles ne témoignent que de ravages locaux sans permettre de conclure à un séisme « universel ».

RM2E Revue de la Méditerranée

universel du séisme de 365[1]. L. Foucher lui-même avait commencé un tri et une différenciation entre les différents cas de destructions avérées ou simplement possibles[2]. En réalité, il semble bien que les datations archéologiques du passé et les interprétations auxquelles elles ont donné lieu soient à remettre en cause et à réexaminer à la base, ce que nous ne pouvons faire ici que partiellement.

L'Antiquité tardive

Selon Procope, il existait à Sousse une enceinte détruite par les Vandales[3]. Si l'existence d'une enceinte romaine au Bas Empire paraît de ce fait acquise[4], la date de sa construction est inconnue et son emplacement reste en fait à retrouver[5]. Au début du IVe siècle, la ville était encore païenne, même si les Chrétiens commençaient à représenter une part non négligeable de la population, assez importante pour que la grande persécution de 303-305 y ait fait des victimes[6]. Après 311, la volonté du pouvoir constantinien de cesser les persécutions et de favoriser les Chrétiens allait leur permettre de se faire une place de plus en plus importante dans les structures civiques encore païennes.

Si l'on souligne la prospérité et la richesse de la ville pendant le Haut Empire, on évoque encore parfois une décadence de la ville au IVe siècle, en raison d'une courte mention d'un texte controversé, le *Stadiasme de la Grande Mer* en général daté de cette époque[7]. L'auteur inconnu indique qu'« *Hadrumète est dépourvu de port ou du moins de port aménagé* ». On a pensé que le port était entièrement ensablé et qu'il était désaffecté, ce qui aurait certes beaucoup appauvri la ville, dès lors entrée en décadence. J. Desanges a montré que le *Stadiasme* est en réalité un texte composite, dont l'essentiel remonte à l'époque hellénistique, avec quelques remaniements à l'époque byzantine[8]. Il ne renseigne en rien sur l'Hadrumète du

1 Lepelley Cl., « Afrique », p. 463-490. Réimprimé dans *id*., *Aspects*, p. 177-202.

2 Foucher L., « Tremblement », 1979-80, p. 91-96 et *id*., 1982, p. 170.

3 Voir ci-dessous, Annexe I, p. 27.

4 On pourrait certes imaginer que Procope étend abusivement au cas d'Hadrumète un constat fait ailleurs, mais son témoignage explicite dans le cas d'Hadrumète paraît difficilement réfutable.

5 L'*Atlas archéologique de la Tunisie*, f. 57, 1904, qui donne un état des connaissances et des hypothèses à la fin du XIXe siècle, mentionne une levée de terrain alors bien visible, surtout à l'ouest, avec quelques plates-formes qui évoquaient l'idée de bastions. Elle avait été suivie sur le terrain par G. Hannezo, mais mériterait d'être revue et réévaluée de manière moderne dans les endroits où elle a pu être conservée.

6 Certes, comme l'a bien vu P. Monceaux, il n'y a pas lieu de croire à l'historicité du pseudo évêque martyr Innocentius. Cependant, il y a très probablement un fond de vérité historique à la légende des Douze frères d'Hadrumète, les fils de Boniface et de Thècle (qui figurent eux-mêmes au *Martyrologe romain*, le 30 août, *Acta Sanctorum, augusti II*, 551-552), en dépit du caractère suspect des documents médiévaux qui leur font subir le martyre en Italie du Sud, cf. Monceaux P., *Histoire*, III, 134-136. Nous suivons ici la position positive de S. Lancel, s.v. Hadrumète, col. 1494.

7 *Stadiasmus mari magni*, éd. Müller, p. 470, n° 116, « le lieu manque de port ». Foucher L., *Hadrumetum*, p. 320.

8 Desanges J., « Documentation », p. 105-120.

RM2E Revue de la Méditerranée

IVe siècle, ni sur son éventuel affaiblissement, qui reste conjectural. Une épitaphe trouvée dans les catacombes, montre qu'il y existait encore un *navicularius* [1], et donc une activité portuaire, dont on ignore il est vrai l'intensité.

La christianisation était très avancée dès le milieu du IVe siècle. Pour l'essentiel, nécropoles et catacombes étaient christianisées[2] ; des basiliques sont attestées[3]. On connaît plusieurs évêques, tant catholiques que donatistes[4], ce qui montre que les chrétiens de la ville étaient divisés, ici comme ailleurs en Afrique :

Une réunion épiscopale dont on ne connaît pas bien la nature se tenait à Hadrumète en 394 pendant qu'un concile général d'Afrique se déroulait à Carthage[5]. Peu après, la liste de Iulius Honorius (fin IVe, début Ve siècle[6]) cite *Hadrumetum oppidum*, entre *Leptis minor* et *Neapolis*, sans que ceci apporte d'information particulière[7].

L'Afrique paraissait un havre de paix par comparaison avec une Europe ravagée par les invasions germaniques, notamment après 406. La prise de Rome par Alaric en 410 dut provoquer un afflux de réfugiés. À cette époque, la population d'Hadrumète devait être assez bigarrée, des Romains de souche, peut-être encore des punicophones, des Maures à tous les degrés de romanisation, des Orientaux et des Grecs venus par la mer[8], des esclaves de diverses origines, ainsi des Garamantes[9].

Un monastère est attesté à Hadrumète en 426-427 par un curieux cas de contestation de l'autorité de l'abbé sur fond de controverse doctrinale[10]. On alla même demander des éclaircissements à l'évêque d'Hippone, saint Augustin, qui avait été involontairement à l'origine du conflit par ses écrits sur la grâce!

1 *ILAf,* 60.

2 L'importance des nécropoles chrétiennes, en particulier des catacombes creusées dans le tuf à la périphérie de la ville et qui réutilisent en partie des chambres funéraires païennes (catacombes du Bon Pasteur, d'Hermès et de Sévère), est l'indice d'une population toujours nombreuse et d'une relative aisance.

3 Foucher L., *Hadrumetum*, p. 341-343. Voir ci-dessous, p. 7-8.

4 Les donatistes étaient une secte chrétienne dissidente qui voulait bouter hors de l'Église ceux qui avaient faibli pendant les persécutions tétrarchiques.

5 *Reg. Eccl. Carthag. Excerpta*, 9, dans *Concilia Africae, CCL*, t. 149, p. 182, I, 13-18. Hefele-Leclercq, *Histoire*, II, 97. Cf. Lancel S., « Hadrumète », col. 1496, avec les références : *In hoc concilio legati directi sunt episcopi Proconsularis ad concilium Hadrumetinum*.

6 Iulius Honorius, *Cosmographia*, ed. A. Riese, 1878, p. 47, § 44, recension A : *Hadrumetum oppidum* est cité entre *Leptis minor* et *Neapolis*. Iulius Honorius donne un patchwork de connaissances géographiques dont certaines sont nettement antérieures à l'ouvrage (cf. Modéran Y., *Maures,* 2003, p. 83, sq).

7 Modéran Y., *Maures*, p. 92.

8 Citons par exemple Parthénopè, originaire de Smyrne (Turquie), Cagnat R., « Inscriptions », p. 514-515. Leynaud Mgr., *Catacombes*, p. 397-398. On ne connaît pas l'origine du Théodotus, *servus dei*, déposé dans la catacombe de Severus par ses parents Sextina et Macarius (Leynaud Mgr, *Catacombes*, p. 402= *ILT*, 192). Il n'est pas sûr que le cognomen grec de l'enfant indique une quelconque origine orientale.

9 Un esclave garamante d'Hadrumète est stigmatisé parce que noir par Luxorius dans le premier tiers du Ve s. *Anthologie latine*, éd. A. Riese, n° 183, p. 155-154. Cf. Desanges J., « Africains », p. 130-134.

10 Cf. Lancel S., Hadrumète », col. 1494.

RM2E Revue de la Méditerranée

	Datation	***Personnages***	***Observations***
	- … 345-348…,	Abundantius 1[1]	Donatiste
	- … 24 juin 393…,	Florentius, episcopus ab Hadrumeto[2]	Donatiste, maximianiste
Evêques	… 13 août 397- 411…	Philologus (ms. Filologius)[3], episcopus plebis Hydrométrie.	Catholique
	… 411-419 ?…	Victorinus 19[4]	Donatiste, (puis catholique ?)
Abbé	(…entre 422 et 426-7…)	Valentinus 3	Abbé du monastère, catholique
Moines	(…entre 422 et 426-7…)	Cresconius 34, Félix 57, Félix 58, Florus 2	Abbé du monastère, catholique

1 Abundantius assiste à un concile réuni à Carthage par le primat d'Afrique Gratus en 345-346 et suggère l'interdiction aux clercs de prêter à intérêt, *Concilia Africae, CC*, 149, p. 3 et 9. *PCBE*, s.v. Abundantius 1.
2 Florentius assiste à un concile réuni à *Cebarbussi* le 24 juin 393, Augustin, *Ennarationes in Psalmos*, 36, II, 20, *CCL*, t. 38, p. 361 et 365. *PCBE*, s. v. Florentius 1.
3 Philologus, ou Filologius, évêque catholique, assiste au concile de Carthage au cours de l'été 397. Il est probablement l'un des quatre délégués de la province de Byzacène au concile réuni à Carthage le 25 août 403. Présent en 411 à la conférence de Carthage, il avait pour compétiteur Victorinus. Concilia *Africae*, C.C., 149, p.47-48. *PCBE*, p. 455 : Filologius.
4 Victorinus, compétiteur donatiste de Philologus en 411. *Gesta conc. Carthaginiensis,* I, 206, 14, *CCL*, t. 149 A, p. 103. *PCBE*, p. 1197, Victorinus 19, donatiste. Il semble s'être soumis en 419.

RM2E Revue de la Méditerranée

On dut s'inquiéter à Hadrumète à la nouvelle du débarquement vandale en Afrique en 429. Il y eut des alertes avec des incursions vandales jusqu'en Byzacène peu après 430, puis les envahisseurs se taillèrent un royaume autour d'Hippone (Annaba). L'illusion d'une vie normale dût continuer jusqu'à la prise de Carthage par Gensèric en 439.

Globalement, ce schéma historique ne pose pas de problème, mais plusieurs questions subsistent encore du côté de l'archéologie[1].

La continuité de la vie chrétienne paraissant complète entre le Bas-Empire et la période vandale, il est difficile d'attribuer à une période déterminée la fondation des quelques basiliques chrétiennes connues[2]. On répète que le *ribāt* aurait été bâti à l'emplacement d'une basilique byzantine. Il existe certes dans l'entrée du monument des remplois provenant certainement d'une grande basilique : chapiteaux, colonnes et linteaux[3], mais ils paraissent nettement antérieurs à la période byzantine[4]. Soigneusement sélectionnés et judicieusement mis en oeuvre, ils ont été remployés avec intelligence, mais rien ne dit que le monument musulman ait été construit sur l'emplacement même de la basilique dont ils provenaient[5].

Une église de plan basilical a été mise au jour en 1951 au sud-ouest de la Kasba; la partie fouillée correspond au chevet, au *presbyterium* et aux sacristies. L'abside était revêtue d'une mosaïque que l'on peut dater approximativement de la fin du IVe siècle par comparaison avec des mosaïques tombales de Kelibia[6].

Une église cimétériale située près de l'Arsenal a été fouillée par A. Truillot en 1939-1941 [7] et a livré des mosaïques funéraires de qualité. Elles appartenaient au type II défini par N. Duval à propos de mosaïques d'une basilique de Kelibia, avec l'emploi de la formule *decessit*, l'apparition de la croix monogrammatique et de la croix latine, sans doute du début du Ve siècle, grande époque de la mosaïque funéraire africaine[8].

Les nécropoles chrétiennes les plus célèbres sont les catacombes[9], mais on

1 Nous évoquons la question du rempart, ci-dessous, p. 13, 17 et 24. A. Beschaouch traitera de la question du port, T. Ghalia, celle des édifices chrétiens et L. Maurin des catacombes dans les actes du colloque *Sousse à travers les âges* cité en note 1.

2 Sur les églises chrétiennes de Sousse, cf. Foucher L., *Hadrumetum*, p. 341-345. Baratte F., Bejaoui F. et *alii*, *Basiliques*, p. 2014, p. 220-221. Sauf accident, celles qui ont été construites au Bas-Empire ont certainement continué à fonctionner à l'époque vandale.

3 Lézine A., *Ribat,* p. 9-10. Foucher L., *Hadrumetum*, p. 314-342.

4 Je serais pour ma part tenté de les dater de la fin du IVe siècle par comparaison avec ceux de la basilique du « monastère » de Tébessa.

5 Cf. ci-dessous, p. 000.

6 Foucher L., *Hadrumetum*, p. 342-343. Les mosaïques ne sont pas spécifiquement chrétiennes pour Baratte F., Bejaoui F. et *alii*, *Basiliques*, p. 220, n° 3.

7 Truillot A., « Mosaïques », p. X-XV et 300-305; Truillot A. et Martignon cdt, « Mosaïques », p. 675-707. Foucher L., *Hadrumetum*, p. 342.

8 Duval N., « L'église du prêtre Felix », p. 242.

9 Voir dans le volume des actes à paraître du colloque de Sousse cité en note 1, l'article de L. Maurin sur les catacombes.

RM2E Revue de la Méditerranée

connaît également une petite nécropole « de surface » à la sortie sud de la ville, vers Monastir, dont les épitaphes en grec peuvent dater de la fin du III^e siècle ou du début du IV^e[1]. Nombre de tombes chrétiennes, dans ou hors les catacombes, étaient ornées de mosaïques funéraires dont les plus récentes dateraient du V^e siècle[2].

Période vandale (439-533)

Sans doute rapidement après la prise de Carthage par Genséric en 439, Hadrumète passa entre les mains des Vandales. L'un des premiers soins des nouveaux conquérants fut de faire démolir les remparts urbains dans toute l'Afrique du Nord[3] (à l'exception de ceux de Carthage, devenue leur capitale), pour éviter que la population romaine ne puisse se révolter à leur abri, où y recevoir l'appui de troupes byzantines[4]. Ce fut également le cas à Hadrumète[5].

Sur place, le nombre des représentants du pouvoir vandale était probablement très réduit par rapport à l'importance de la population urbaine[6]. Cependant, cette petite minorité dirigeait à sa manière au détriment des structures civiques romaines antérieures, entraînant sans doute le dépérissement du vieux centre civique[7].

D'un point de vue religieux, les Vandales étaient ariens, une secte chrétienne qui niait la divinité du Christ. Ils persécutèrent les catholiques, ici de manière mesurée car Hadrumète se trouvait en dehors du territoire qu'ils se réservaient plus au Nord (les *sortes Vandalorum,* les « lots des Vandales »). L'intensité de la persécution, variable dans l'espace, le fut également dans le temps. Dans l'ancienne Proconsulaire, les actes de persécution étaient multiples[8]. Dans les autres territoires, Numidie et Byzacène,

1 Foucher L., *Hadrumetum*, 1964, p. 345-347.

2 Foucher L., *Hadrumetum*, 1964, p. 361-363. Baratte F., Bejaoui F. et *alii*, *Basiliques*, p. 220, n° 4.

3 Procope, *Guerre vandale*, l. I, V, 8 (traduction, D. Roques, p. 45-46): « *Plus tard, Genséric ... rasa les remparts de toutes les cités de Libye, à l'exception de ceux de Carthage* ». Le mode de destruction des remparts est bien attesté dans le cas de Tipasa de Maurétanie, cf. Baradez J., « Enceinte de Tipasa », 1966, p. 1133-1152 (notamment p. 1150) : on entailla profondément le rempart à sa base; on entassa du bois dans l'entaille et l'on y mit le feu. Les pierres chauffées furent brutalement refroidies par de l'eau froide et cassèrent. Le mur s'écroula.

4 Détruire les remparts était mettre les villes à la merci des Maures, que les Vandales semblent avoir considérés et utilisés comme alliés, au moins du temps de Genséric.

5 Procope, *Édifices., VI, 6 : « Les Vandales avaient détruit le mur d'enceinte de la cité [Adramytus] pour que les Romains ne puissent l'utiliser contre eux ».*

6 Sur la politique vandale, cf. l'article d'Yves Modéran dans les actes du colloque de 2009 *Sousse à travers les âges* (à paraître).

7 C'est à cette circonstance que l'on attribue depuis quelques années, de manière peut-être trop systématique, l'envahissement du *forum* par des constructions utilitaires, assez général en Afrique, et en particulier le spectaculaire remploi, presque *in situ*, de ses bases inscrites comme contrepoids de pressoir.

8 Ces faits n'étaient pas localisés à Carthage; ils se répétaient dans le reste du pays. La persécution sévissait surtout en Proconsulaire, puisque cette province, partagée entre les guerriers de Genséric *(sortes Vandalorum),* était destinée à devenir le cœur arien du pays vandale; bientôt on n'y célébra plus le service divin catholique qu'en cachette.

RM2E Revue de la Méditerranée

où l'autorité vandale n'entretenait que des représentants clairsemés, les moments de calme étaient sans doute plus fréquents, même si l'espionnage et la délation s'y exerçaient aux dépens du clergé catholique, dont on connaît quelques membres[1] (tableau page 9).

Le roi vandale Hunéric (477-484) donna son nom à la ville. Hadrumète devint ainsi *Huniricopolis*, sans que l'on connaisse ni les intentions précises du souverain[2], ni les effets pratiques de cette mesure. Le roi accentua la pression religieuse. Les derniers mois de son règne virent une persécution massive avec la déportation d'un grand nombre d'évêques catholiques d'Afrique, dont peut-être également celui de Servitius, évêque d'Hadrumète. On ne sait pas ce qu'il en advint de lui par la suite.

La persécution atteignit le citoyen le plus considérable d'Hadrumète en la personne de Victorianus, *proconsul Carthaginiensis* (avec des compétences uniquement judiciaires). Victorianus subit le martyre pour avoir refusé de se plier à l'édit du 25 février 484 qui mettait les catholiques en demeure de se convertir à l'arianisme avant le 1er juin de la même année[3]. La persécution

	(…2 novembre 448 ? –13 avril 449- octobre 451…	Aurelius 5[1]
	(…. 445/454….)	Félix 62[2]
Evêques	(… 484..)	Servitius
	(…. 5 février 525…)	Servus Dei 3[3]
Abbé[4]	(… entre le 16 décembre 523 et le 5 février 525…)	Petrus 5
		Epiphanius
Prêtres	(… entre le 16 décembre 523 et le 5 février 525…)	Paulus 14
		Valentinus 5
		Victorianus 14

1 Aurelius, présent au concile de Chalcédoine en 451 (E. Schwarz, *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, II, 1, A, p. 64, 149-170. Sur la chronologie d'Aurelius, cf. *PCBE*, s.v. Aurelius 5. Cf. Courtois, *Vandales*, 1955, p. 285, n° 3.

2 Félix, exilé sous Genséric, à une date incertaine entre 445 et 454, pour avoir donné l'hospitalité au moine Iohannes, venu d'outre mer. Victor de Vita, *Histoire,* éd. S. Lancel, p. 107. Il figure au Martyrologe romain le 28 novembre. *Acta Sanctorum, Propyl. Dec*., p. 552-553, cf. A. M. De la Bonnardière, Félix d'Hadrumète, *DHGE*, XVI, 1967, col. 904, n° 49.

3 *Servitius, episcopus Uniricopolitanus*, vers 484, *Not. Prov. et civit. Africae*, Byz., 107, *CSEL*, 7, p. 127.

4 *ServusDei, episcopus plebis Huniricopolitanae*, présent au concile de Carthage de 525, *Concilia Africae, CCL*, t. 149, p. 272. *Registre des provinces*, éd. S. Lancel, p. 264.

On se reportera à la *PCBE* pour chacun des quatre noms.

1 Les numéros donnés après les noms sont ceux de ces personnages dans la *PCBE*.

2 D'ordinaire, un souverain donne son nom soit à sa capitale soit à une ville qu'il veut particulièrement distinguer. On est probablement dans le second cas, sans savoir ce qui poussa Hunéric dans ce sens pour Hadrumète.

3 *Martyrologe romain*, au 25 mars, *Acta Sanctorum, Propyl. Dec.*, p. 108 ; *Passion des Bienheureux martyrs*, éd. S. Lancel, p. 214.

RM2E Revue de la Méditerranée

violente ne fut arrêtée que par la mort du roi le 22 décembre 484[1].

Cependant, à l'exception de brèves périodes, la population catholique semble avoir pu vivre sa foi. On sait depuis quelques années que l'on continua à construire des églises catholiques en Byzacène en pleine période vandale[2]. En 525 encore, un concile tenu à Carthage tranchait en faveur des moines d'un monastère d'Hadrumète (dont l'abbé se nommait Petrus) un différent qui les opposait au primat de Byzacène[3].

On sentait depuis quelque temps se préciser et se rapprocher un danger important, celui des Maures, qui répudiaient leur allégeance précédente aux Vandales[4]. Mais les ennemis des Vandales n'étaient pas forcément les amis des Hadrumétins. Au fond, Liberatus, un tribun d'Hadrumète dont nous reparlerons, s'était accommodé de la domination et de la gestion germaniques tant qu'elles avaient correspondu à une époque de paix, mais il avait dû s'inquiéter dès que commencèrent des insurrections maures[5]. Pour lui, le problème de fond était bien la menace maure.

Probablement dès 529, Antalas, qui contrôlait les hautes plaines du sud-ouest de la Byzacène pour le compte des Vandales, se révolta et envahit les plaines du Sahel[6]. Le roi Hildéric (525-530) envoya contre lui une armée conduite par Hildimer. Elle fut battue[7], ce qui provoqua l'usurpation de Gélimer en juin 530[8]. Les nouvelles ne laissaient pas d'être inquiétantes. Selon Procope, « *la ville* [Hadrumète] *était exposée aux attaques des Maures quand ils firent des incursions dans cette région* »[9].

Devant la menace, la population d'*Hunimcopolis* se protégea en reliant par des barricades les murs externes des maisons qui se trouvaient à l'extérieur de la ville, formant ainsi un nouveau rempart sommaire[10], tout comme les habitants de *Sullecthum* où les habitants se barricadèrent

1 Courtois C., *Vandales*, p. 395, notice 15 : Hunéric.
2 Bejaoui F., « Nouvelles découvertes », p. 17-33 ; *id*., « Une église d'époque vandale », p. 106-107 et 122 ; id., « Quelques églises », p. 58-65.
3 *Bonifatium Gratianensem episcopum primae sedis provinciae Byzacenae*. Concile de 525, éd. Ch. Munier, *Concilia Africae*, a. 345 - a. 525, p. 273-276.
4 Comme l'a remarqué Y. Modéran, le danger atteint son paroxysme vers 484 pratiquement en même temps que la persécution des catholiques, et l'on peut se demander s'il n'y a pas eu une relation de cause à effet, car les principaux chefs maures étaient catholiques eux-aussi et auraient pu se révolter eux aussi contre la persécution.
5 Modéran Y, *Maures,* p. 569, donne une carte très significative des villes menacées par le soulèvement maure de 527-533.
6 Modéran Y., *Maures*, p. 106.
7 Procope, *Vandales*, I, 9, 2-3. Corippe, *Johannide*, III, 198, 219-263. Sur la date, cf. Modéran Y., *Maures*, p. 314, n. 2.
8 Modéran Y., *Maures*, p. 566. Le coup d'État organisé par Gélimer est bien daté de juin 530. Cf. Courtois C., *Vandales*, p. 269 et Modéran Y., *Maures*, p. 315. Comme Corippe témoigne de la gravité de l'offensive d'Antalas, il est certain que les Vandales voulurent l'arrêter rapidement. Leur défaite, qui allait causer la chute d'Hildéric, dut donc être de peu postérieure à l'offensive des *Frexes* en Byzacène.
9 Procope, *Édifices*, VI, 6, 2.
10 Procope, *Édifices*, VI, 4. Modéran Y., *Maures*, p 570-571.

RM2E Revue de la Méditerranée

eux-aussi comme ils le purent[1]. Malgré ces précautions, *Huniricopolis* pourrait avoir été détruite, sans que cela soit certain, peu avant l'arrivée des troupes byzantines[2].

De ce siècle vandale, peu de traces sont restées. Il ne semble pas que les gouvernants vandales se soient beaucoup investis hors de l'ancienne Proconsulaire, et les nouveaux bâtiments publics durent être rares. Mais surtout, ils ne sont guère reconnaissables, dans la mesure où la population continuait à vivre à la romaine, mode de vie que les Vandales avaient d'ailleurs eux-mêmes adopté progressivement. Il est peu probable que l'archéologie livre un jour la trace de l'arianisation de telle ou telle basilique, tant les différences matérielles entre les rites catholiques et ariens étaient faibles[3]. Il est peu probable également que l'on trouve un jour la trace des fortifications sommaires auxquelles fait allusion Procope.

Une question nouvelle est maintenant posée à propos de la mosaïque de Théodoulos (fig. 1), aujourd'hui au musée de la ville[4]. Elle montre un grand vase d'où s'échappent un tronc de palmier et des rinceaux de vigne peuplés d'oiseaux, avec un nom grec au génitif : *Théodolou*, qui signifie en grec « serviteur de Dieu ». En raison de l'emploi de cette langue, la mosaïque a été datée par convention de l'époque byzantine. Une étude récente de D. Parrish donne une autre version qui mérite l'attention[5]. Le décor semble réunir des symboles païens et chrétiens, comme on en connaît d'autres exemples dans la culture du temps. On ne sait pas si Theodoulos était le mosaïste, le propriétaire de la construction où se trouvait cette mosaïque, ou un défunt enterré ailleurs. Son nom n'implique nullement une datation byzantine, dans la mesure où des noms grecs sont attestés bien avant en Afrique. L'étude stylistique ne permet pas non plus de trancher sur la date, dans la mesure où D. Parrish propose une fourchette allant du début du V^e^ siècle au milieu du VI^e^ siècle. A l'intérieur de cet éventail, il est tenté de privilégier le V^e^ siècle, c'est-à-dire la période vandale, pour laquelle cette mosaïque constituerait un jalon important. Mais ceci resterait à argumenter plus avant[6].

1 Modéran Y., *Maures*, p. 570.

2 Une destruction d'Hadrumète en 528 a été évoquée par Lézine A., *Ribat*, p. 11, qui citait Courtois C., *Vandales*, p. 181, mais cette référence est fausse. Cette affirmation moderne semble à ce jour dépourvue de base solide. Le fait n'est pas en soi impossible (en janvier 533, on note encore un raid maure contre *Ruspe*, cf. Modéran Y., *Maures*, p. 570), mais une quelconque destruction d'Hadrumète à cette date reste entièrement à prouver.

3 Dans le cas pourtant très documenté d'Hippone, seul le nom de certains défunts témoigne de leur origine germanique (vandale ou suève) et donc, en principe, de leur adhésion à l'arianisme. Leurs mosaïques funéraires ne portent aucun signe spécifiquement arien.

4 Foucher L., *Hadrumetum*, p. 362 et n. 486 et *Corpus des mosaïques*, f. 57, Tunis, 1960, p. 75, n° 57 , 164 et pl. XXXVIII.

5 Parrish D., « Mosaic of Theodoulos », p. 229-239, avec la bibliographie antérieure.

6 On sait combien les datations de mosaïques ou de peintures, souvent proposées sur des bases purement stylistiques, peuvent être trompeuses lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur des constats stratigraphiques précis. On aimerait bien connaître le contexte

RM2E Revue de la Méditerranée



fig. 1 : La mosaïque de Théodoulos.
Musée de Sousse. Cliché J.-P. Laporte

Période byzantine (de 533 à la conquête arabe)

En 533, lors d'une discussion préalable au débarquement en Afrique, certains Byzantins avaient mis en avant l'idée qu'il n'y avait pas de bon port entre Carthage et *Iunci* (Junca), seul port praticable sur la côte de Byzacène[1]. L'interprétation de cette note pose question : soit le port d'Hadrumète n'avait pas été entretenu pendant l'époque vandale, soit, plutôt, il ne présentait pas une taille suffisante pour accueillir entièrement la très importante flotte d'invasion.

Après le débarquement à *Caput Vada* (Ras Kaboudia) probablement le 31 août 533, *Huniricopolis* fut sans doute prise sans coup férir dans les premiers jours de septembre par l'armée byzantine en route pour Carthage, qui tomba le 15 du même mois[2].

Dès le printemps de 534, une loi de Justinien établit le duc de Byzacène alternativement à *Thelepte* (Feriana) et à *Capsa* (Gafsa), c'est-à-dire au plus près du danger maure, négligeant ainsi Hadrumète, capitale traditionnelle de la province[3]. Mais la ville resta le centre administratif et commercial le plus important et continua à être considérée de fait comme la résidence du duc de Byzacène[4]. Sans doute rapidement[5], elle fut dotée d'un puissant rempart[6]. En remerciement, ses habitants

archéologique de la découverte de cette mosaïque, si cela est encore possible.

1 Procope, *Vandales*, I, 15, 8.

2 Procope, *Vandales*, I, 17, 8 : « *Chaque jour, nous parcourions 80 stades….Voilà donc comment nous passâmes par la cité de Leptis, puis par Adramètos, avant d'arriver à la place de Grassè, à 350 stades de Carthage* ».

3 Loi du 13 avril 534, *Code Justinien*, I, 27, 2, 1, éd. Krueger, p. 79. cf. Modéran Y., *Maures*, p. 322.

4 Corippe (*Johannide*, IV, 8-9) mentionne le duc de Byzacène Himérius comme *dux urbis* en 544. Pour Diehl Ch., *Afrique*, p. 132, ceci serait la conséquence d'un dédoublement de la fonction.

5 Certes, le programme de fortification promu par Solomon a surtout été réalisé à partir de 539 (Durliat J., *Dédicaces*, p. 97, note), mais la capitale de la province de Byzacène a probablement été protégée *avant* la plupart des autres villes de la région.

6 En 533, les habitants d'Hadrumète n'étaient encore protégés que par des fortifications sommaires. Voir ci-dessus, p. 11. La construction des remparts est évoquée sans date par Procope, *Édifices*, VI, 1-2 (cf. ci-dessous, annexe I, p. 28). Le même auteur (*Vandales*, II, 23, 11-15) les évoque comme déjà présents en 544; de même Corippe, *Johannide* IV, 9. Le rempart a donc nécessairement été construit entre 534 et 544.

RM2E Revue de la Méditerranée

la rebaptisèrent du nom de l'empereur : *Huniricopolis* devint *Iustinianopolis*[1].

Selon Corippe, les premières années de l'occupation byzantine furent des années de rêve[2]. L'un des principaux dangers potentiels, Antalas, se tint en paix pendant 10 ans *in finibus Libycis* (« dans les confins libyques »)[3]. On crut revenues les grandes heures de la puissance romaine[4]. Il faut imaginer toutes sortes de constructions et de réaménagements. Le port, sans doute rapidement remis en état ou agrandi, continua à exporter huile d'olive et céréales.

En réalité, la période fut émaillée de diverses révoltes, ainsi celle de Stotzas (536), qui menait une troupe disparate composée de Byzantins dissidents, de Vandales insoumis et de Maures.

Comme une bonne partie de la Méditerranée, *Iustinianopolis*, grand port de commerce, fut touché par la peste apparue en Orient en 541, et apportée rapidement par la voie maritime qui faisait la richesse de la ville[5]. On peut rapporter à cette épidémie la mort à Sbeitla de quatre (peut-être cinq) enfants et de leur mère entre le 21 janvier et le début février 543[6]. Elle était certainement déjà passée par *Iustinianopolis*. La puissance byzantine en Byzacène en fut certainement affectée alors même que la situation sécuritaire se dégradait. On savait que la peste, dont on ignorait les causes, se transmettait par contact avec des personnes infectées, au point que les Maures attendirent la fin de l'épidémie pour attaquer[7].

1 Procope, *Édifices*, VI, 6 (cf. ci-dessous, annexe I, p. 28). En revanche, il nomme encore la ville *Adramètos* dans *Vandales*, II, 23, 11.

2 Corippe (*Johannide*, III, 289-290) cite les « dix années pleines de bonheur » que l'Afrique a connues de 534 à 543 ("*Florens haec gaudia sensit . Nostra decem tellus plenos laxata per anno*").

3 Corippe, *Johannide*, II, 34-35. Modéran Y., *Maures*, p. 318.

4 Procope (*Édifices,* VI, 6) évoque la prospérité de la ville comme toujours d'actualité, cf. ci-dessous, p. 28..

5 La 'peste de Justinien' dévasta surtout l'Orient, mais toucha également un certain nombre de ports de Méditerranée. Son extension en Afrique est très bien attestée par une longue description de Corippe dans la *Johannide* (III, 343-390). Cette épidémie a été étudiée naguère par Durliat J., « Peste du VI[e] siècle », p. 107-119 (version plus récente dans J. Durliat, « Byzacène », p. 66-67)**.** Cet auteur minimise l'importance de l'épidémie, mais son texte d'*Hommes et richesses* est suivi d'un rapport de J. N. Biraben (le grand spécialiste de l'histoire et de l'épidémiologie de la peste) qui élimine (*ibid*., p. 121-125) un certain nombre de ses hypothèses. Modéran Y., *Maures,* p. 607-608, souligne la valeur du témoignage de Corippe, qui s'applique de toute évidence à la Byzacène et à la Proconsulaire. Biraben (*ibid.*) a évoqué une diminution de 50% de la population de Constantinople (40% de morts, 10 % de fuites). Même si ces chiffres sont très approximatifs et si l'on ignore tout des effets de la peste à Hadrumète, cela donne une idée du choc que cela représentait sur la vie urbaine. Nous voyons dans cette épidémie l'une des causes, et peut-être la cause essentielle, de la désorganisation manifeste du camp byzantin en 544 et les années suivantes (alors que leurs adversaires maures, moins présents dans les villes, étaient sans doute beaucoup moins touchés par la maladie).

6 Les épitaphes ont été signalées par Duval N., (Notes), p. 287-297. L'attribution de ces décès à la peste « de Justinien» a été proposée avec raison par Durliat J., *Recherches*, p. 269-272, cité par *Id*., « Peste du VI[e] siècle », p. 108, n. 5.

7 Corippe, *Johannide*, l. III, v. 289-391

RM2E Revue de la Méditerranée

En 544, une grande insurrection commença en Tripolitaine. Les Laguantan prirent les armes après le massacre de leurs délégués à Lepcis[1]. Antalas s'allia avec eux, après avoir réuni de son côté des troupes venues de l'Aurès et du Hodna[2], et les conduisit contre Solomon. Le général byzantin se dirigea aussitôt vers *Theveste* (Tébessa), vainquit Antalas, mais fut ensuite lui-même battu et tué à *Cillium* en juin 544[3] par une troupe de Naffur et de Laguantan, sous le commandement du même Antalas[4].

L'année suivante[5], *Justinianopolis* tomba aux mains des Maures qui s'en emparèrent par ruse[6]. Capturé avec d'autres soldats dans la campagne voisine de la ville, Liberatus, « tribun » d'Hadrumète[7], réussit à s'évader et regagna sa maison, où il retrouva son épouse indemne[8]. Tous n'eurent sans doute pas cette chance, même si Antalas épargna les habitants[9]. Cette clémence s'explique. Le chef maure n'était pas là pour piller, mais pour conquérir, et il espérait sans doute le soutien de certains habitants de la ville[10], qu'il traita avec modération, sans doute dans ce but[11].

Peut-être pour ne pas affaiblir son armée, qui continuait la guerre, il ne laissa qu'un détachement peu nombreux pour garder la cité. Cette petite garnison en fut bientôt chassée, également par ruse[12], par un petit détachement byzantin arrivé par mer. La ville fut ainsi reprise « *grâce à la pieuse trahison d'un citoyen ami* ». À l'annonce de cette perte, Antalas et ses hommes entrèrent

1 Procope, *Vandales*, II, 21, 17-19. Modéran Y., *Maures*, p. 320.
2 Modéran Y., *Maures*, p. 603.
3 Procope, *Guerre vandale*, II, 23, 1-17. Modéran Y., *Maures*, p. 613, cf. p. 624, n. 65.
4 Corippe, *Johannide*, IV, 47-48. Modéran *Y.*, *Maures*, p. 106.
5 Après une étude serrée des déplacements des belligérants, Y. Modéran (*Maures,* 2003, p. 624-625) date la prise d'Hadrumète de la campagne de 545, entre le printemps et août-septembre, car les Laguantan regagnaient la Tripolitaine avec leurs troupeaux, comme chaque année en automne lors de la repousse de l'herbe dont avaient besoin leur bétail.
6 Procope, *Guerre vandale*, II, 23, 11-15 (p. 198). Corippe nomme les Laguantan comme participants à la prise d'Hadrumète (cf. Modéran Y., *Maures*, p. 618 n, 622-624) mais ne confirme pas le cas des Naffur (cf. Modéran, *Maures*, 2003, p. 619-624).
7 Corippe, *Johannide*, IV, 47-48. Le tribun Liberatus raconte l'histoire de l'Afrique depuis 533 et les événements qui ont provoqué la ruine de l'Afrique avant l'arrivée de Jean Troglita en 546.
8 Corippe, *Johannide*, IV, 71-72.
9 Pour Procope, le barbare est un non-civilisé dont les motivations échappent par définition à l'analyse. Il cite ainsi sans se poser de question cet acte de clémence d'Antalas, chef des *Frexes*, envers Hadrumète, cf. Modéran Y., *Maures*, p. 38, cf. p. 329 et p. 615.
10 Corippe (*Johannide*, IV, 75-76) laisse entendre indirectement qu'Antalas et Stotzas eurent des partisans dans la ville. Modéran Y., *Maures*, p. 329. Antalas pensait probablement à constituer un royaume indépendant de Byzance réunissant des Maures et des Romains, comme celui qui existait en 508 à *Altava*.
11 *Johannide*, IV, 71-72. Modéran Y., *Maures*, p. 329.
12 Les assaillants byzantins, peu nombreux, réussirent à faire croire aux Vandales qu'une armée arrivait par voie de terre. Corippe (*Johannide*, VI, 75-76 : *Justinianopolis nocturnis panditur armis / proditione pia civis patefecit amicus.* On peut en déduire qu'il n'y eut pas un mouvement de foule unanime pour expulser les Maures et ouvrir les portes de la ville aux Byzantins. La majorité de la population devait se tenir dans une prudente expectative.

dans une violente colère ; ils considéraient en effet scandaleux « *qu'après avoir épargné tous les citoyens d'Hadrumète, ils aient supporté de telles choses de leur part* »[1]. La surprise du chef maure montre qu'il cherchait à ce moment un *modus vivendi* avec les habitants de la région qu'il espérait faire passer sous son contrôle. Hélas pour lui, il fut battu peu après à *Membressa* puis à *Vatari*.

Après le départ annuel de ses alliés Austurs et Laguantan[2], Antalas tenta de négocier avec l'Empire par l'intermédiaire de Marcentius qui commandait les troupes byzantines de Byzacène et s'était réfugié dans une île au large. « *Et Marcentius resta avec Antalas dans le camp, tandis que les soldats en charge de la Byzacène, bien disposés envers l'Empereur, gardaient la cité d'Hadrumète* »[3]. Cependant, l'usurpateur Guntharith éliminé, l'Arménien Artabane, désigné par l'empereur pour commander les provinces africaines, se garda d'appliquer les promesses de Marcentius, et la guerre reprit.

Hadrumète délivrée (du point de vue de l'occupant byzantin), la région n'en resta pas moins sous la menace. Les Maures arrivèrent même jusqu'aux portes de Carthage au printemps 546. La situation fut très difficile jusqu'à l'arrivée de Jean Troglita au cours de l'été 546[4]. Celui-ci réorganisa les forces byzantines et écrasa les Laguantan à l'automne. L'agitation continua cependant. Ayant réussi à réunir une grande coalition de Maures alliés au cours de l'hiver 547-548, Jean vainquit les révoltés en 548[5]. Une certaine paix paraît avoir régné en Numidie pendant une dizaine d'années.

Débarrassés de la pression arienne de l'époque vandale, les catholiques latins d'Hadrumète s'étaient sans doute accommodés sans trop de mal des Byzantins, certes de langue grecque, mais catholiques eux-aussi. Ils furent toutefois entraînés dans leurs controverses religieuses. En 550, *Iustinianopolis* avait pour évêque Primasius, théologien savant, auteur de commentaires sur les lettres de saint Paul et sur l'Apocalypse, familier des commentateurs grecs des livres saints. Il fut convoqué en 551 à Constantinople pour un concile qui devait statuer sur la question des Trois Chapitres[6].

La paix avec les Maures fut à nouveau rompue en 560 sous le gouvernement de

1 Procope, *Guerre vandale*, II, 23, 26. Un détail de la *Johannide* confirme la modération des Maures.
2 Cf. ci-dessus, note 4.
3 Procope, *Guerre vandale*, II, 27, 4-6.
4 Modéran Y., « Jean Troglita », p. 386-3870.
5 Cette expédition est contée par Corippe dans la *Johannide*.
6 La controverse portait sur la nature du Christ, divine pour la plupart, humaine pour quelques uns. Victor de Tonnona, *Chronica*, a 552, dans *MGH, a.a.,* t. II, 203. Hefele-Leclercq, *Histoire*, III, 145. Pour certains, dont S. Lancel, Primasius ne se serait pas rendu à Constantinople, et serait devenu primat de Byzacène avant sa mort en 558. Pour d'autres, il serait allé dans la capitale byzantine, mais exilé, n'en serait pas revenu. Un retour aux textes conservés devrait permettre de trancher ce point, ce qui n'est pas le lieu ici.

Jean Rogathinos [1], mais on connaît mal l'issue de cette nouvelle aventure.

On ignore ce qu'il advint de *Justinianopolis* pendant un siècle. Plus exactement, son histoire propre disparaît derrière celle de l'Afrique byzantine, jusqu'à sa fin. Probablement au VII[e] siècle, Georges de Chypre cite au passage la ville parmi les cités de Byzacène sous son ancien nom d' Ἀδραμεττώ (ou mieux Ἀδραμετον), mais ne donne aucun détail utile sur ce qui s'y passait [2].

Au milieu du VII[e] siècle, la menace arabe se rapprochait. Pourtant, les controverses religieuses continuaient. En 646, un an avant le premier raid byzantin, l'épiscopat de la province de Byzacène se réunit à *Iustinianopolis* pour combattre l'hérésie monothélite[3]. Il décida également de soutenir le patrice Grégoire, exarque d'Afrique, qui venait de proclamer son indépendance et de prendre le titre d'empereur, tout en restant dans la tradition catholique[4].

Il est pour l'instant difficile de se représenter la ville byzantine. La question principale est celle de l'enceinte rapidement élevée après la conquête de 533. Bâtie à neuf[5], flanquée de hautes tours[6], elle n'avait probablement pas repris les vestiges de l'enceinte du Bas Empire, sans doute trop large, et avait dû protéger une surface inférieure. D'après une notation très elliptique de G. Marçais, suivie non sans réserves par A. Lézine, on répète que le rempart médiéval a été construit sur les fondations du rempart byzantin[7]. Des blocs en grand appareil à la base des murs médiévaux ainsi que le dispositif des tours barlongues paraissent effectivement plaider en faveur d'un remploi sur place des matériaux (et même de l'essentiel du tracé) du rempart de la *civitas Adrumetina Iustinianopolis*. Si cela se révélait exact, ce qui reste à prouver[8], nous aurions une bonne idée de la surface de la cité, qui correspondrait *grosso modo* à la ville

1 Diehl Ch., *Afrique byzantine*, p. 380-381 et 456.

2 Georges de Chypre, *Descriptio*, l. 653.

3 Nouvelle tentative de rapprochement avec les monophysites, le monothélisme (une seule volonté du Christ) tentait de concilier les diverses conceptions de la nature de Jésus : divine et/ou humaine.

4 Mansi, *Amplissima collectio,* t. X, col. 797-804 et *Patrologie Latine,* LXXXVII, col. 85-92, 145-15e.

5 Procope, *Édifices*, VI, 6. Cf. la traduction de ce texte ci-dessous, p. 27-28.

6 Corippe, *Johannide*, IV, 9 (éd. Partch, 1879, p. 38): *moenia clausa tuens et celsas milite turres, « des remparts aux portes fermées et aux murs élevés ».*

7 Marçais G. (*Architecture*, p. 35-36) a souligné l'analogie du rempart aghlabide avec les constructions byzantines, notamment le fait que le chemin de ronde soit établi sur de profonds voûtains en berceau ; mais il a remarqué aussitôt qu'il y en a ici deux étages, et que l'arc inférieur outrepassé suffirait à prouver la facture musulmane de cet ouvrage défensif. Il note « la persistance des traditions africaines dans l'architecture militaire, *voire l'utilisation des substruction byzantines* ». C'est sur ce second membre de phrase, représentant pourtant une simple hypothèse faite en passant, qu'A. Lézine (« Deux sites », p. 96) reprit, avec certes quelques précautions, l'idée d'une succession des deux remparts au même endroit, idée maintenant admise communément sans (hélas) trop de discussion.

8 Voir ci-dessous, p. 25-26..

murée médiévale. L'enceinte, de 2.250 m de long, délimite néanmoins une surface de 32 ha, très supérieure à celles de *Theveste* ou *d'Ammaedara* (respectivement 7,5 et 2 ha), ce qui place *Hadrumetum,* siège du duc de Byzacène, dans un ordre de grandeur voisin de celle de *Lepcis Magna*, résidence du *dux limitis Tripolitanae* (44 ha)*,* et ceci malgré une organisation de l'espace assez différente dans les deux cas entre la ville et le port. Mais, répétons le, ceci reste au conditionnel[1].

Le port avait sans doute été restauré. Les basiliques chrétiennes des époques antérieures continuaient probablement à être utilisées. Souvent répétée, l'existence sous le *ribāt* d'une basilique *byzantine* pose question, dans la mesure où les indices archéologiques allégués sont inconsistants [2], et où les éléments chrétiens remployés dans le bâtiment musulman paraissent nettement antérieurs à l'occupation grecque[3]. Rien ne s'oppose à ce qu'une grande basilique chrétienne ait été en fonction à Hadrumète vers la fin de la période byzantine, mais rien, à notre connaissance, ne prouve qu'elle se soit trouvée à cet endroit[4].

On attend naturellement avec beaucoup d'intérêt la publication de la basilique découverte en 1995 sur la route de ceinture au niveau de la *Zawiya*[5]. Elle comportait des mosaïques tardives rapidement qualifiées de byzantines[6]. Sur un cliché publié, on distingue à gauche la représentation rare des quatre fleuves du paradis (il n'en restait que deux). Le lieu a également livré une intéressante mosaïque funéraire. Mais tout ceci mériterait d'être daté avec précision.

On répète d'ordinaire que la Sofra, citerne aghlabide, aurait d'abord été une basilique byzantine transformée au IX[e] siècle. La visite du bâtiment ne paraît guère aller dans ce sens[7].

La réouverture récente d'une salle du tribunal (*driba*) de Dar el-Sharaa vient de livrer un chapiteau-panier du début du VI[e] siècle que nous examinerons plus bas[8], sans

1 Seuls des sondages permettraient de trancher ce point. Cf. ci-dessous, p. 25-26..

2 Les arguments en faveur d'une appartenance d'un certain nombre de remplois de même module à un bâtiment antérieur situé au même endroit (Lézine A., *Ribat*, p. 10-11) paraissent fort minces. Les différents remplois appartiennent à deux styles différents : des vestiges chrétiens de mauvaise facture et des éléments plus tardifs. Mais ils peuvent avoir été apportés d'ailleurs. Un sol de béton à mosaïque assez grossière retrouvé sous le *ribāt* était difficilement datable mais paraissait appartenir à une époque assez basse (*ibid*., p. 9, n° 3). Ceci a amené A. Lézine (*Ribat*, p. 11) a écrire qu'une basilique chrétienne avait *pu* succéder à un édifice païen, puis disparaître lors de la destruction *d'Huniricopolis* (en 528 selon Courtois Ch., *Vandales*, p. 181, référence fausse) pour être reconstruite au cours de la campagne de grands travaux entreprise dans la ville sous le règne de Justinien. Mais la description pour une fois assez précise de la stratigraphie ne nous paraît montrer aucun indice dans ce sens.

3 Voir ci-dessus, p. 8.

4 Voir ci-dessus, p. 8.

5 Deux photos de détail ont été publiées par Baaziz A., *Sousse*, p. 38.

6 La datation devrait sans doute être revue devant les mosaïques elles-mêmes, déposées au Musée de Sousse..

7 Jusqu'à plus ample informé, il s'agit bien d'une citerne de construction aghlabide, comme nous le verrons plus loin, p. 25.

8 Voir ci-dessous, p. 29.

pouvoir indiquer s'il date d'avant ou d'après 533. Il n'était sans doute pas le seul de ce type, mais nous ignorons tout du bâtiment dans lequel il avait été utilisé à l'origine. Cet exemple montre que l'on peut encore découvrir sans fouilles quelques vestiges méconnus de ces époques anciennes.

La conquête musulmane (647-698)

L'épisode suivant, aussi mouvementé que décisif, fut celui de la conquête musulmane. Plusieurs dates circulent dans les publications grand public, chaque auteur en ayant choisi une seule par pure commodité, comme si la conquête avait été instantanée, comme si la soumission aux arrivants arabes s'était accompagnée d'une conversion immédiate et totale à l'Islam[1]. Il n'en fut rien. Les deux processus, liés mais distincts, furent longs et complexes. Les récits argumentés de la conquête sont peu nombreux[2], et l'on s'aperçoit de plus en plus de la fragilité des sources, à laquelle une démarche critique prudente pourrait permettre de remédier en partie[3]. En fait, Sousse, qui n'est que rarement nommée, suivit le sort de toute la région.

647 est la date de la première grande expédition musulmane. Mais il ne s'agissait encore que d'un raid qui se termina par des pillages suivis d'une évacuation rapide. Hadrumète ne semble pas avoir été touchée directement. De 648 à 670, les Musulmans établirent définitivement, et apparemment sans grande opposition, leur pouvoir sur la Cyrénaïque et la Tripolitaine, en ne poussant que des raids rapides en Byzacène, sans occupation de cette région considérée comme extérieure au territoire musulman.

L'une de ces expéditions, le second grand raid arabe contre l'Afrique du Nord, fut particulièrement réussie. À une date incertaine entre 665 et 670, les chroniques citent une défaite byzantine devant

1 La vulgarisation se heurte en fait à un manque de place pour expliquer un processus complexe sur une longue durée. Nous n'échappons pas ici à cette difficulté.

2 En ce qui concerne les textes modernes, le récit bien vieilli de Diehl Ch., *Afrique byzantine*, p. 567-592, garde son utilité. D'autres sont naturellement parus depuis, mais, faute de matière, s'appuient parfois sur des témoignages très tardifs et sujets à caution. En dernier lieu, Y. Modéran (*Maures*, p. 685-709) a donné l'état actuel des connaissances et défini et posé les bases de ce que pourrait et devrait être un travail collectif sur le sujet.

3 En fait, toute la période de la conquête arabe est très mal connue (et pas seulement pour Hadrumète/Sousse). On s'appuie d'ordinaire sur des historiens tardifs, qui semblent avoir considérablement brodé autour des minces renseignements donnés par les chroniqueurs des premiers temps, ceci pour des raisons de politique orientale, d'hagiographie, ou le simple désir de bien faire. Ici, comme ailleurs, on constate que plus le temps passe plus les textes d'origine, souvent très succincts, reçoivent toutes sortes d'adjonctions et d'embellissements plus ou moins exacts, voire même arbitraires ou fantaisistes. Il semble souhaitable de réunir, d'éditer, de traduire et d'étudier de manière critique tous les plus anciens textes arabes, espagnols, francs ou mêmes syriaques que l'on pourra retrouver. Ce réexamen critique des textes, bien entamé par Y. Modéran et M. Ben Abbès permettra sans doute l'établissement d'une chronologie plus exacte pour cette période aussi troublée et mal connue que passionnante.

Iustinianopolis [1]. Il s'ensuivit la prise et le sac de *Cululis* (Djalula), et peut-être la capture de 80.000 prisonniers[2].

La seconde phase de la conquête, entamée par 'Uqba, débuta à une date imprécise dans les années 670, avec pour objectif la soumission de la Byzacène et des deux provinces voisines (Zeugitane et Numidie). Elle se traduisit par une installation permanente en Byzacène avec la fondation de Kairouan à une date également imprécise après 670[3]. *Justinianopolis*, le port le plus proche, dut tomber peu après[4].

Pendant encore près de trente ans, les combats firent rage entre Maures et Byzantins d'un côté, combattants musulmans de l'autre, avec des fortunes diverses, et des retours en force des uns ou des autres.

Entre 682 et 684, après avoir pris Kairouan, les Berbères de Kusayla, maîtres de l'Ifriqiya, « délivrèrent » Hadrumète et la Byzacène du joug arabe. Les Byzantins se trouvant pratiquement hors d'état de réagir, Kusayla semble bien avoir été, pour son propre compte, le dernier rempart de la romanité et de la chrétienté en Afrique du Nord à la tête de troupes mixtes berbères et byzantines[5]. Capturé, soumis et converti en apparence à l'Islam, il tua 'Uqba à *Thabudeos* (Thouda[6]) vers 682-684 au retour d'une expédition vers l'ouest.

En 689, les Arabo-Musulmans, sous la conduite de Hassan ibn Numan, envahirent de nouveau le pays. *Iustinianopolis* dut être reprise à cette occasion. Mais dans les années 690, la Kahina reconquit la Byzacène, et sans doute la ville également. Les 15 ans qui suivirent sont assez flous. La conquête arabo-musulmane ne doit être considérée comme définitive qu'après la prise de Carthage en 698.

Sousse omeyyade, puis abbasside (698-801)

Tout autant que le ralentissement du commerce, toutes ces péripéties et ces combats dans la région, ou devant la ville, durent profondément l'appauvrir. On ne sait à vrai dire pas grand chose de son état à cette époque[7]. Désormais, Hadrumète prit le nom de *Soussa*, toponyme attesté ailleurs en Afrique du Nord[8], mais encore

1 Le patrice Nicéphore avait débarqué avec ses troupes à *Iustinianopolis*. Mu'awiya b. Hudaydj les mit en déroute et les obligea à reprendre la mer. Modéran Y., *Maures*, p. 686 avec références.
2 Modéran Y., *Maures*, p. 686.
3 Modéran Y., *Maures*, p. 687.
4 Pringle D., *Defence,* t. I, p. 199.
5 Modéran Y., « Koçeila », p. 4255-4264 (notamment p. 4261).
6 Thouda se trouve en Algérie entre Biskra (*Vescera*) et Badès (*Badias*). Le site montre encore les vestiges d'une grande forteresse byzantine, cf. Y. R. Hadji, « Thouda, aperçu archéologique », *Aouras*, 3, 2006, p.323-339.
7 Les dires locaux actuels sur la conquête ressortent de la légende. Au cours de la destruction de la cité par les assaillants, la basilique chrétienne, qui aurait remplacé au IVe s. après J.-C. (?) un temple païen édifié par les habitants au IIe s. (?), aurait été complètement rasée. En réalité, ce cumul d'affirmations purement gratuites est fondé probablement sur la seule présence de remplois chrétiens dans l'entrée du ribat.
8 Soussa, près d'Agadir au Maroc, et, à l'est de Benghazi en Libye, la ville de Marsa Soussa.

inexpliqué.

Pour les habitants, un occupant en remplaçait un autre, et il est bien certain que personne ne regretta la lourde fiscalité byzantine. Les questions religieuses, aussitôt posées, ne se résolurent que très progressivement.

En 703, une flotte omeyyade venue d'Egypte fit escale à Sousse avant d'entreprendre un raid contre la Sardaigne[1].

Par la suite, les renseignements manquent pendant plus de 70 ans, jusqu'à la construction d'un premier *ribāt* dans le dernier quart du II[e]/VIII[e] siècle, peut-être sous le gouverneur abbasside de l'Ifriqiya à Kairouan, Yazid ibn Hâtim al-Muhallabi (158-179 H./775-796)[2]. On estime en général qu'à cette époque, Sousse n'était qu'une modeste bourgade[3] et que le *ribāt* suffisait à procurer un abri à ses habitants en cas de danger[4]. Al-Tidjani indique d'ailleurs explicitement que la ville avait été dépourvue de murs jusqu'à ce que Abu Ibrahim Ahmad (856-863) les bâtisse en 859[5].

Selon la tradition, la ville pourrait avoir été abandonnée aux *mujāhidīn* (« combattants pour la foi ») du *ribāt*, voués à l'ascèse et à la surveillance des côtes. Le bourg entier aurait eu une destination pieuse et la vente de ses terres (considérées comme biens de mainmorte) aurait été illicite. Le vin, les jeux et même la musique y auraient été proscrits. Cette interprétation traditionnelle, mais apparemment moderne, demanderait à être reprise à partir d'une étude soignée des textes les plus anciens et les moins « aménagés » ou romancés[6].

1 L'expédition contre la Sardaigne de 84/703 avait été ordonnée par 'Abd al'Aziz ben Marwan : conduite par 'Ata' ben Rafi al-Hudali. La flotte égyptienne vint se ravitailler à Sousse et malgré les avertissements de Musa ben Nusayr, prit la mer à un mauvais moment, à l'automne pense Amari. Au retour, prise dans une tempête, elle fit naufrage et Musa ben Nusayr fit récupérer les épaves rejetées sur le rivage. Cf. M. Talbi, *Emirat aghlabide,* p. 386, qui donne également la liste des expéditions (partant pour la plupart de Tunis) contre la Sicile (et la Sardaigne) de 84 H./703 à 135H./752. Après cette date, elles s'interrompirent suite à la fortification de la Sicile par les Byzantins.

2 Plusieurs dédicaces du bâtiment d'origine ont disparu (Lézine A., *Ribat*, p. 12), ce qui met en valeur la dédicace de la tour postérieure, dans laquelle Ziyadat Allah (817-838) se vante d'avoir construit le bâtiment, alors qu'il ne lui avait ajouté que la tour-vigie (Lézine A., *Architecture*, p. 98, n. 2). Lézine A., (*Ribat,* 1956, p. 21) place le premier état du ribat entre 775 et 796, plus précisément à l'époque de Yazid ben Hatim (771-788). G. Camps citait comme l'étude la plus pénétrante sur les ribât d'Occident celle de Marçais G., « Notes sur les Ribât », t. II, 1925, p. 395-450. Le *ribât*, dans sa forme primitive, carrée et flanquée de tours, reproduit assez fidèlement le modèle des forteresses byzantines, ce qui pourrait montrer une certaine continuité architecturale entre Byzance et les premiers temps de l'Islam (phénomène qui ne serait d'ailleurs qu'on ne peut plus normal). Le bâtiment actuel est un agrandissement postérieur. Lézine A., *Deux villes*, p. 82-88.

3 Creswell K. A., *Early muslim,* pars II, t. II, 1940, p. 270 . Lézine A., « Deux ribats… », n° 18, p. 282, cité Lézine A., *Architecture*, p. 104.

4 Lézine A., « Deux ribats», n° 18, p. 284.

5 At Tidjani, *Rilhan*, trad. Rousseau, p. 104.

6 Nous n'avons pas trouvé de références anciennes et précises sur ce point.

Sousse aghlabide (de 801 à la construction du rempart en 859)

En 801, les Aghlabides se rendirent indépendants du califat abbasside de Bagdad, avec Kairouan comme capitale[1]. *Sûsa* fut leur port principal. La ville connut un essor considérable, avec la transformation du petit centre religieux en place de guerre, notamment à partir de l'émir Ziyadat Allah Ier (troisième souverain aghlabide, de 817 à 838). Pour la construction des bateaux de guerre, il la dota d'un chantier de construction navale, « *dār as-sinā'a* » précédé d'un avant-port aménagé à l'intérieur de l'enceinte de la ville, à l'emplacement de la grande place séparant actuellement le *ribāt* et la grande mosquée[2]. A l'angle nord-est de l'enceinte, une énorme porte, *Bāb al-Bahār* (« porte de la mer »)[3], faisait communiquer le port avec le bassin de l'arsenal situé intra-muros. Le port d'origine antique situé au Nord-Est et à l'extérieur de l'enceinte pourrait avoir été recreusé[4].

Ziyadat Allah Ier fit par ailleurs restaurer ou renforcer le rempart[5]. Il fit également modifier le *ribāt* en 206/812, en faisant détruire la tour sud-est et bâtir à sa place la tour vigie actuelle. La dédicace de ces travaux est conservée en place[6] (fig. 2):

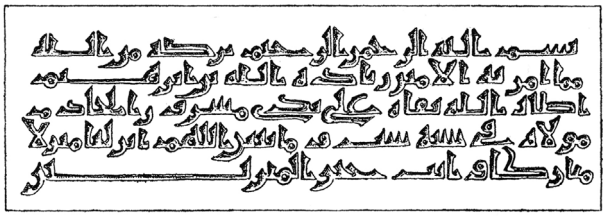


fig. 2 : La dédicace de la tour du *ribāt* (206 H / 812). D'après G. Marçais, *Architecture*, p. 7, fig. 2.

Ce puissant point d'appui servit de base de départ à de nouvelles conquêtes. C'est dans le port de Sûsa que le 15 juin 827, 10 000 hommes, dont 700 cavaliers,

1 Pour tout ce qui concerne la période aghlabide en général, on consultera avec profit Talbi M., *Émirat aghlabide*.

2 Foucher L., *Hadrumetum*, p. 81. En ce qui concerne le creusement du port intérieur, il signale qu'Hassan Abdul-Wahab connaissait la date et même le nom de l'architecte, mais ne donne aucune indication, ni référence précise, sur ce sujet. Nous n'avons pu hélas retrouver ces renseignements.

3 Bāb al-Bahar a été détruite lors des bombardements de 1943 et ses vestiges entièrement déblayés. Il doit en exister des plans antérieurs à sa disparition. On aimerait savoir comment elle se présentait et si elle conservait quelques dispositions de la construction aghlabide.

4 Nous n'avons pas retrouvé de source ancienne pour cette indication parfois reprise. Sur le port antique et médiéval de Sousse, cf. Lézine A., *Deux villes*, p. 88-94.

5 Mahfoud F., *Architecture*, p. 230, distingue deux étapes dans la construction du rempart aghlabide : la première due à Futata, un inconnu, haut personnage sous Ziyadat Allah Ier (mort en 223/837), la seconde datant de 245/859 sous Abou Ibrahim Ahmed.

6 Plaque commémorative dans le *ribāt*. Traduction Marçais G., *Architecture*, p. 7 : « *Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux. La bénédiction vient d'Allah. Ceci est au nombre des œuvres qu'a ordonnées l'Emir Ziyâdet Allâh, fils d'Ibrahim, (qu'Allâh prolonge sa vie !), par les soins de Masroûr, le serviteur, son affranchi, dans l'année 206 (821). Fais nous descendre dans un lieu béni, Ô Toi, le meilleur des guides* » (Coran, 23-30). Pour les autres inscriptions arabes du ribat, voir S. M. Zbiss, « Épigraphie », p. 146-147.

prirent place sur une centaine de navires et partirent à la conquête de la Sicile byzantine[1], sous les ordres du *qadi* de Kairouan Asad ibn al-Furât [2].

Avec le développement des activités portuaires, l'agglomération perdit son caractère principalement religieux. Les nouvelles relations commerciales avec l'Orient, la Sicile et les ports de l'Italie, attirèrent une population hétérogène de négociants, d'armateurs et d'aventuriers. Selon Al-Yaqubi, qui visita la région au milieu du IXe siècle, « *on va à une journée de marche de Kairouan à Sousse, située sur le littoral, bon mouillage pour les vaisseaux, où se trouve un arsenal pour la construction des navires de haute mer. La population est très mêlée* » [3]. Cette



fig. 3 : Le *ribāt* et la grande mosquée dans l'angle nord-est de la ville médiévale.
Carte postale vers 1960. D.R.

1 Le 18 juin, les troupes Aghlabides débarquèrent à Mazzara en Sicile. Ils remportèrent une bataille contre les troupes byzantines du général Balata, sur la rive gauche du Belice. C'est également d'Hadrumète que devaient partir d'autres expéditions contre la Sardaigne (821), la Crête (858), Malte (870), Pantelleria (859), l'Italie du Sud (906), Bari(840), Naples (837) et Rome (846).

2 Assad Ibn Fourat mourut devant Syracuse en 828.

dernière notation recouvre sans doute la même notion que pour d'autres villes (notamment Kairouan, citée par le même auteur dans les lignes précédentes) : des Persans y côtoyaient des Syriens, des

3 Yaqubi, *Le livre des pays*, trad. Wiet, 1937, p. 210.

Berbères, des chrétiens d'Orient et de Berbérie, ainsi que des Juifs[1]. Un nouveau quartier vit le jour autour du petit oratoire de Bū Ftata construit entre 838 et 841[2].

Les constructions furent considérables et changèrent l'aspect de la ville au temps de l'émir Abū al-Abbas (841-856), cinquième souverain aghlabide. En 844-845, la première *casbah* (citadelle) fut édifiée au sommet de la colline surplombant la mer[3]. La grande mosquée fut construite en 236-237/850-851[4] (fig. 3). Tout comme l'oratoire de Bū Ftata, elle présente des particularités architecturales qui montrent des influences orientales et asiatiques venues du centre du monde aghlabide.

En 245/859, Abu Ibrahim Ahmed, sixième souverain aghlabide (856-863), fit construire le grand rempart qui se dresse encore en majeure partie autour de la ville ancienne[5] (fig. 4). L'inscription coufique monumentale qui commémore la construction du rempart est toujours en place sur la muraille sud[6]. La muraille, formant un parallélogramme irrégulier et englobant la casbah précédente, s'étendait

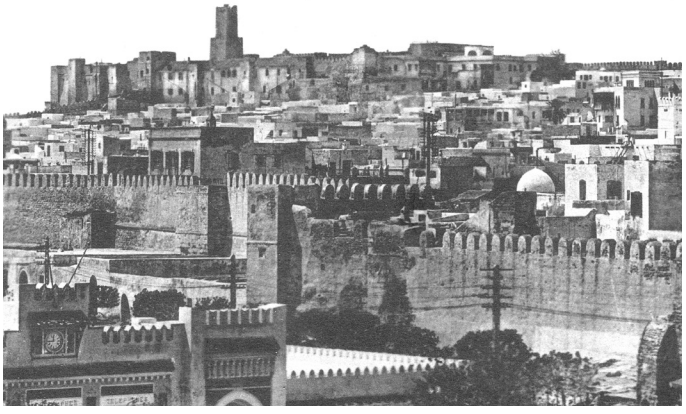


fig. 4 : La *qasaba* dominant la ville murée.
Carte postale ancienne, vers 1920.

1 Voir Marçais G., *Arabes en Berbérie*, p. 2.

2 Une inscription sculptée sur la façade de la petite mosquée dite de Bū Fatâta permet d'en attribuer la construction à l'émir Al-Aghlab Abū ʿIqâl (838-841), cf. Marçais G., *Architecture,* p. 24-25 et fig. 11. Marçais a souligné l'austérité de ce lieu de prière à l'architecture remarquable. Il y verrait volontiers un oratoire pour l'émir et les fonctionnaires, hôtes de la casbah voisine. Il nous paraît toutefois bien éloigné du palais (300 m) pour cela. La dédicace de ce petit *masjid* porte en réalité le nom du *mawla* Khidr, qui était au service d'Al Aghlab Ibn Ibrahim (223-226/837-840), cf. Mahfoud F., *Architecture*, p. 230.

3 Lézine A., *Architecture*, p. 44, n. 4. Id., « Deux Ribats », pl. I, a, 3. Pas encore publiée de manière précise et systématique, très remaniée à l'époque moderne, la casbah conserve plusieurs éléments dignes d'intérêt et notamment, au nord, une tour à entrée coudée de forme polygonale qui remonte sans doute au IXe siècle, cf. Lézine A., *Architecture*, 1966, p. 104, n. 3.

4 Marçais G., *Architecture*, p. 23 ; Lézine A., *Architecture*, p. 102 ; *id*.. *Deux villes*, p. 13-75. Sur le premier état et l'évolution ultérieure de cette mosquée, on se reportera à l'étude de M. Terrasse, « Lieux de prière », p. 3-8.

5 Creswell K. A., *Early muslim,* pars II, t. II, 1940, p. 271-273 et ses relevés du rempart. Marçais G., *Architecture,* p. 35. *Encyclopédie de l'Islam*, p. 938. Ces remparts ont été restaurés et modifiés par la suite à plusieurs reprises. Lézine A., *Deux villes*, p. 95-108.

6 Creswell K. A., *Early muslim,* p. 276. Marçais G., *Architecture*…, p. 35, cf. Lézine A., *Architecture*, p. 104. La dédicace porte la date de 245/859. Mahfoud F. (*Architecture*, p. 229-230) a bien montré que l'inscription se compose en réalité de deux parties d'époque différente : la première datant de Ziyadat Allah (donc avant sa mort en 223/837) et l'autre édifiée sous Abou Ibrahim Ahmed en 859.

sur 2,25 km, en protégeant une superficie de 32 hectares. Épaisse de 2,10 m, elle était flanquée de tours, de 3,5 m de largeur, carrées, circulaires ou de forme octogonale. Comme nous l'avons vu, l'ancienneté du tracé et des fondations (byzantines ou non?) de cette enceinte pose question. Le mode de construction aghlabide ne différant pas sensiblement du mode byzantin[1], la question ne saurait être tranchée que par des recherches stratigraphiques.

Une tour de guet (*Burj Khalaf*), beaucoup plus haute que celle du *ribāt* [2], fut construite en 859 par Khalaf al-Fata (« l'officier »), l'intendant des travaux, qui lui donna son nom[3]. Elle semble liée à la construction du mur sud de la ville[4].

La cité fut également munie d'une grande citerne, la Sofra [5]. Nous sommes tenté de l'identifier à la « citerne du Grand Palais » (*Mâğil al-Qasr al-Kabïr*) dont Abu Bakr at-Tuğibi (mort en 422/1031) attribue la construction à Abu Ibrahim Ahmed (856-863)[6]. Si cela était confirmé, on trouverait là un précieux indice sur l'emplacement du palais aghlabide de Sousse, sans doute un

1 Pringle D., *Defence*, t. I, p. 199-200. Pour Creswell (*Early muslim,* p. 116 et 273), les remparts byzantins de Tébessa ont pu servir de modèle en 859 mais il n'envisage nullement que les soubassements de ceux de Sousse aient pu être *d'époque* byzantine.

2 Creswell K. A.,, *loc. cit.*, 1940, p. 273-276 : Le *manar* (c. 245 H. 859) avec coupe et plans (p. 275). Haute de 30 mètres, cette tour présente une base carrée de 8 m de côté au sol mais uniquement 5 m au sommet, à 77 m au dessus du niveau de la mer. La forme du monument est analogue à celle du phare d'Alexandrie dont le plan peut avoir inspiré l'architecte soussien. Il est comparable aussi au minaret de la grande mosquée de Kairouan.

3 Selon al-Bakri, le *manar* de Sousse a été construit par Khalaf el-Fata en 254 H. (859). Marçais G., *Manuel*, I, p. 12) l'identifie avec la personne mentionnée par une inscription du mur sud à 300 m de là. Dans ce cas, le minaret pourrait être daté lui aussi de 254 H. (859). Creswell K. A., *Early muslim,* p. 273-276.

4 Lézine A., *Architecture,* 1966, p. 104 et p. 44, n. 4.

5 Cet édifice à demi enterré, couvert de voûtes en berceau soutenues par 12 piliers, d'une capacité de l'ordre de 3.000 m^3, est situé au milieu de la Médina, presque au point d'intersection des diagonales du rectangle formé par les remparts. Cette grande citerne (*majel*) fut exploitée jusqu'en 1899 et la mise en service de l'adduction ramenant l'eau pompée des puits du Nagr (Oued Laya). Elle recueillait, entre autres, l'eau de pluie d'un *impluvium* situé sur la colline de Sidi Dhaher au pied de la Qasaba, à travers une conduite de 10 cm de diamètre. Selon la légende locale actuelle, il s'agirait d'une ancienne basilique byzantine que les Aghlabides auraient utilisée comme prison au début du neuvième siècle; elle aurait été convertie en réservoir d'eau pour les besoins de la ville sur ordre de l'Émir Ibrahim II (875-902). Ces indications floues et sans références doivent être mises en doute. On peut faire l'économie de la « basilique byzantine » et de la prison, dont l'existence même nous semble exclue compte tenu de la structure (actuelle) du bâtiment. Lézine A. (*Deux villes*, p. 77-82) admettait la reconstruction d'un bâtiment antique (de nature non précisée) sous les Fatimides, faussement (et volontairement) attribuée aux Aghlabides par les chroniqueurs sunnites ultérieurs. Pour nous, son édification doit tout simplement être rapprochée du texte cité à la note suivante (que Lézine ne connaissait pas). Quant à l'éventuel remploi de structures antérieures, seuls des sondages permettraient d'en avoir le cœur net.

6 Abou Ibrahim Ahmad (856-863) fit construire la citerne du Grand Palais (Mâğil al-Qasr al-Kabïr) à Sousse, selon Abu Bakr al Tuğibi (m. 422/1031) cité par Ibn Nâği dans ses *Ma'âlim*, II, 98 (renseignement repris par Talbi M., *Émirat aghlabide*, p. 253).

peu à l'est et en contrebas de la Sofra[1].

Sur un plan schématique de Sousse en 859 restitué par Lézine (fig. 5), on reconnaît sans difficulté la ville actuelle, avec en haut à gauche le port intérieur (dont le tracé est encore hypothétique). Il restera bien sûr à dater les rues principales, mais on remarque immédiatement qu'elles relient les portes majeures aux principaux monuments musulmans existants avant 859. Le quadrillage est tel que le parcellaire urbain a dû peu changer. Les rues principales au moins ont peut-être été tracées dès le IX^e^ siècle (si même elles ne reprennent pas des tracés antérieurs). Une bonne partie des limites de parcelles actuelles doit dater de cette époque, les murs ayant été simplement été rehaussés au fur et à mesure de l'exhaussement du sol, entre deux et trois mètres selon les endroits. On peut considérer qu'à partir de 859, la ville murée avait pris sa forme presque définitive, qui ne changea plus par la suite que dans les détails, dans le renouvellement des maisons et les places prises par quelques grands monuments postérieurs[2]. Il y a là de bien belles études d'urbanisme rétrospectif à faire.

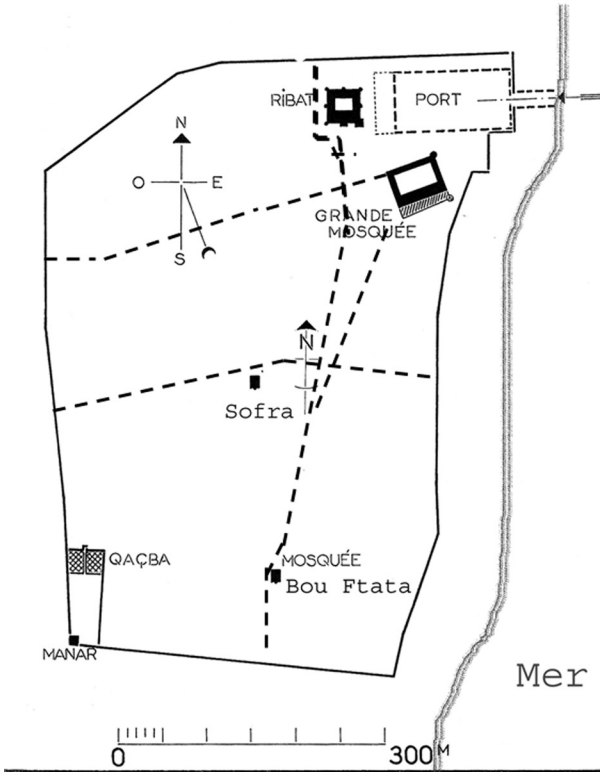


fig. 5 : Plan schématique de Sousse en 859,
Synthèse des plans donnés par Lézine, *Architecture*, p. 105, fig. 44 et p.108, fig. 45. Nous avons rajouté l'emplacement de la Sofra, le nom de la mosquée Bu-Ftata et une évocation approximative de la ligne du rivage. Le mot port désigne ici le bassin de l'arsenal médiéval. Le port antique et médiéval proprement dit, déterminé par deux jetées, se trouve au nord-est, en dehors du champ de cette illustration.

La population n'était pas encore entièrement musulmane au IX^e^ siècle, ce qui n'a rien d'étonnant[3]. Les Aghlabides s'appuyaient sur des Chrétiens, au point de leur confier d'importantes missions et fonctions. Ainsi Ziyadat Allâh envoya pour

1 Sur les palais de Sousse, Lézine A., *Deux villes,* p. 108-115 ; cf. p. 109 : « Nous ne savons pas où se trouvait à Sousse le palais du gouverneur de la ville au IX^e^ siècle ». Où qu'il se soit trouvé, il était certainement bien alimenté en eau, d'où notre proposition.

2 Il y aurait sans doute à glaner quelques bâtiments antérieurs à 859 dans la liste des bâtiments et des toponymes recensés pour une période postérieure par Idris H.-R., *Berbérie*, p. 442-445.

3 Kairouan, la ville sainte musulmane du Maghreb par excellence, a vu la survivance de groupes chrétiens autochtones jusque dans la première moitié du XI^e^ siècle ; ils sont attestés par quelques épitaphes.

arrêter son propre frère le chrétien Fotoûh avec cinquante cavaliers. De même, Ibrahim II (875-902) proposa au chrétien Sawada de diriger le bureau de l'impôt foncier, mais il devait pour cela se convertir à l'Islam[1]. L'appel aux Chrétiens s'accompagnait en effet d'une exigence de conversion lorsque le poste s'approchait du pouvoir. Les Aghlabides employèrent également de nombreux affranchis d'origine chrétienne[2]. Nous avons vu qu'en 206/812, la tour du *ribāt* fut construite sur l'ordre de Ziyadat Allâh I[er] par Masrour, son serviteur (*el-khadem*), affranchi (*mawla*)[3]. Le nom du même personnage figure également, sans mention patronymique, sur les monnaies d'or du prince[4]. Khalaf, le constructeur de la grande tour de la *qasaba*, en est un autre bon exemple[5]. Ces affranchis n'étaient ni les artisans de la frappe des monnaies, ni les architectes des monuments, mais bien les hauts fonctionnaires qui contrôlaient la bonne marche des travaux et géraient les crédits affectés par le prince.

Le processus de conversion était en marche, même s'il empruntait parfois des allures syncrétiques. Datée de 869, la très belle épitaphe d'un nouveau converti à l'Islam, atteste qu'il avait gardé sa foi en Jésus-Christ[6], ce qui témoigne de la complexité religieuse du temps. C'était bien une autre histoire qui commençait.

*

* *

Au terme de ce survol rapide de l'histoire de Sousse du milieu du IV[e] siècle à celui du IX[e], récit que nous avons tenté de rendre continu et cohérent, deux pistes de recherches apparaissent nettement : d'une part tenter de combler les principaux hiatus (entre 551 et 646, 646 et 698, 703 et la fin du VIII[e] siècle[7]), d'autre part résoudre la question des rapports entre la muraille byzantine, bien attestée par les textes, et l'enceinte aghlabide, dont on a d'ailleurs du mal à distinguer la consistance exacte derrière les nombreuses reprises et réfections ultérieures. Les immenses synthèses des grands chercheurs que furent Creswell, Marçais et Lézine restent en gros valables et forcent l'admiration, mais il est strictement nécessaire de vérifier leurs conclusions (qui sont parfois de simples hypothèses implicites, ou des diagnostics faits en passant) sur les détails.

1 Ibrahim II (875-902) proposa au chrétien Sawada el-Nasrani (le Chrétien) une charge qu'il n'avait pas sollicitée, celle du Département des Finances (Diwan al-Haradj), et, devant son refus, le fit couper en deux et crucifier. Ibn Idari, *Bayan*, I, 122.

2 Marçais G., *Architecture*, p. 7. Mahfoud F., *Itinéraire,* p. 118-119.

3 Ci-dessus, p. 22. Marçais G., *Architecture*, p. 7.

4 Marcais G., *Architecture*, p. 7, avec divers exemples sous d'autres souverains aghlabides.

5 Lorsqu'il existait deux religions, la conversion à celle des gouvernants conditionnait l'accès à certaines fonctions importantes. Ce processus, classique, avait déjà été constaté dans le royaume vandale arien lors de l'ascension sociale de catholiques.

6 Voir ci-dessous, p. 30-31.

7 La constitution d'un corpus critique des textes disponibles est d'autant plus nécessaire qu'ils sont peu nombreux et que nous sommes loin d'être sûrs de les interpréter tous correctement.

Nous disposons aujourd'hui de temps, de méthodes (notamment stratigraphiques) et de connaissances (en particulier céramologiques) qu'ils n'avaient pas à leur disposition. La question doit être reprise à la base, littéralement au pied du mur, de manière pluridisciplinaire, en profitant de toutes les opportunités[1].

Le travail sera sans aucun doute fructueux.

*
* *

Annexe 1 : Hadrumète dans le *De Aedificiis* de Procope

Procope évoque Hadrumète/*Iustinianopolis* à plusieurs reprises dans la *Guerre Vandale* et surtout dans le *De Aedificiis*, VI, 6. Il n'est sans doute pas inutile de rappeler la traduction de ce dernier texte, court et dense, qui concentre l'essentiel des informations permettant d'imaginer la ville byzantine[2].

VI, 6 - *Dans le Byzacium, il y a une ville sur la côte, Adramytus de nom, qui a été grande et florissante depuis fort longtemps ; pour cette raison, elle gagna le nom et le rang de métropole de la région, puisqu'elle avait la chance d'être la première en termes de taille, et plus généralement, de prospérité.*

Les Vandales avaient jeté à terre le circuit du rempart, pour que les Romains ne puissent pas être en mesure de l'utiliser contre eux. Et elle (la ville) resta de ce fait exposée aux Maures quand ils ont envahi cette région.

Néanmoins, les Libyens[3] qui vivaient là avaient tenté de prendre des mesures, autant qu'ils le pouvaient, pour leur propre sécurité. Ils avaient fait des barricades des ruines des murs en joignant leurs maisons ensemble; et de celles-ci ils se battraient contre leurs assaillants et essaieraient de se défendre, quoique leur espoir soit mince et leur position précaire.

Ainsi leur sécurité tenait toujours à un fil et ils se tenaient sur leur garde, étant exposés aux attaques des Maures et à la négligence des Vandales.

Cependant, quand l'Empereur Justinien se rendit maître de la Libye par conquête, il fit construire un mur extrêmement massif autour de la ville et y plaça une garnison adéquate de troupes, donnant ainsi aux habitants l'assurance de leur sécurité et leur permettant de repousser tous les ennemis.

1 À noter en 2009 une circonstance favorable avec l'affaissement, sur une portion limitée, d'une tranche verticale de l'intérieur du mur occidental de la *qasaba*, lors du creusement du nouveau musée. La disparition localisée de ce qui paraît maintenant être un épaississement tardif, a révélé, non pas le remplissage du mur d'origine, mais la façade (interne à la ville) de deux murailles contiguës, l'une en maçonnerie, l'autre en pierres de taille avec même une petite porte en hauteur. La description, la compréhension, voire la datation, de ces murailles à la fois imprévues et inédites seraient manifestement d'un intérêt considérable pour l'histoire de la ville entière.

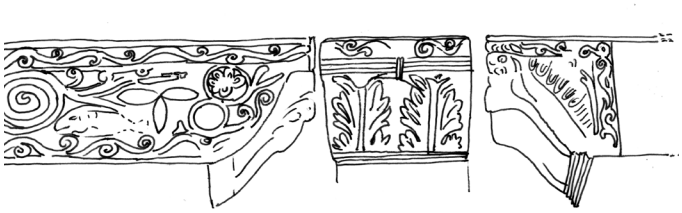
2 Procope, *Édifices*, VI, 6, éd. Loeb, p. 383-385.

3 Les habitants de la Libye, c'est-à-dire de l'Afrique du Nord. Le terme recouvre ici la population romanisée.

Pour cette raison ils appellent maintenant la ville Justinianê, remerciant ainsi l'Empereur pour leur délivrance et montrant leur gratitude simplement par l'adoption du nom, puisqu'ils n'avaient aucun autre moyen par lequel ils pourraient remercier l'Empereur de sa bienfaisance, lui-même n'a d'ailleurs pas souhaité d'autre récompense.

Annexe 2 : Deux corbeaux chrétiens en remploi dans la grande mosquée

On connaît quelques remplois de vestiges paléochrétiens dans des monuments musulmans de Sousse[1]. Aux exemples bien connus dans l'entrée du *ribāt*, nous pouvons maintenant ajouter deux corbeaux remployés face à face dans la travée centrale de la grande mosquée[2]. (fig. 6) La décoration de leur face antérieure oblique est assez classique. En revanche, sur la face latérale apparente de l'un d'entre eux, le décor en léger relief plat adopte un style très particulier qui tend à couvrir tout le champ libre. Il pourrait s'agir d'un remploi provenant d'une basilique chrétienne d'époque inconnue, mais sans doute tardive. Les reliefs, quelque peu empâtés par des couches de chaux, mériteraient d'être examinés de près et de faire l'objet d'un relevé direct[3].



*f*ig. 6 : Deux corbeaux chrétiens en remploi dans la mosquée de Sousse.
La face antérieure oblique est pratiquement identique (ici celle de la pierre de droite).
Dessins J.-P. Laporte d'après des clichés de Tarek Mani.

Annexe 3 : Un chapiteau byzantin du début du VI^e^ siècle

La restauration récente de Dar es-Sharaa, tribunal charaïque construit en 1620, a amené à rouvrir une pièce murée dont la colonnade comporte un chapiteau byzantin en remploi, à notre connaissance le premier de ce type attesté à Sousse (fig. 7). Les fleurons ne sont pas traités de la même façon sur les trois faces, et il est possible qu'il n'ait pas été terminé. Le motif en relief plat devait ressortir sur un fond coloré.

Ce chapiteau-panier se rattache à un groupe homogène de chapiteaux-impostes du VI^e^ siècle, en marbre de Proconnèse, dont la forme est déterminée par le passage d'une base circulaire à un sommet carré. Chaque face acquiert ainsi une forme de trapèze isocèle posé sur la base. Ce type a été utilisé à Constantinople et à Saint-Vital de Ravenne dans la première moitié du VI^e^ siècle, à l'époque de Justinien. Ici, la corbeille est décorée sur chaque face d'un motif végétal en relief proche de ceux d'un

1 Duval N., « Plastique chrétienne », p. 97-98.

2 Nous avons remarqué celui de droite sur un cliché publié par Djelloul N., *Sousse*, p. 63, qui permet de bien saisir son emplacement, et par symétrie, celui de son presque jumeau, vérifié pour nous par T. Mani.

3 Je remercie T. Mani des photographies dont sont tirés les deux dessins présentés ici (fig. 4).

chapiteau de Parenzo[1]. Ils se rapprochent tous deux d'un exemplaire en remploi dans la mosquée de Kairouan, d'un aspect un peu différent et sans doute moins soigné, décrit par N. Harrazi[2].

Si des chapiteaux de ce type ont pu être importés de Byzance dès la fin de l'époque vandale, celui-ci présente une forme et un travail évolués ; il est sans doute postérieur à la reconquête byzantine de la ville. On ne saurait dire s'il a été importé ou produit par un atelier local, ni non plus s'il avait été posé à l'origine dans une église ou un bâtiment civil.



fig. 7 : Chapiteau byzantin en remploi à Dar es-Sharaa. Clichés J.-P. Laporte, 2008.



1 Double chapiteau à imposte monogrammée en marbre de Parenzo, cf. Coche de la Ferté E., *Art de Byzance*, n° 996.

2 Harrazi N., *Chapiteaux*, t. I, texte, p. 169, n° 387, et t. II, planche n° 387.

Annexe 4 : Une épitaphe datée de 255 H/869 ap. J.-C.

Une inscription datée de 255 H/869 a été signalée en 1951 et publiée en 1956 par M.-M. Viré[3]. Il s'agit d'une dalle de marbre blanc en remploi (fragment d'un fronton romain portant une frise de feuilles de laurier sur le côté gauche), brisée à la partie supérieure et légèrement écornée en bas et à droite (fig. 8). Dimensions : 0,65 /0,58 m environ. Quatorze lignes de coufique en creux donnent la fin du texte, dont voici la traduction par M.-M. Viré :

.... / « en témoignant qu'il n'y a de divinité qu'Allah seul, sans associé, que Muhammad, qu'Allah répande sur lui Ses bénédictions, est Son serviteur et Son envoyé, que Jésus, qu'Allah répande sur lui Ses bénédictions, est Son serviteur et Son employé, que le paradis est vérité, que l'enfer est vérité, « que l'heure du jugement dernier) viendra sans nul doute, et qu'Allah ressuscitera ceux qui meurent » (Coran, XXII, 7). Il mourut la nuit du mardi au mercredi 7 safar de l'année 225 (nuit du mardi 24 au mercredi 25 janvier 869). Qu'Allah fasse miséricorde à qui implorera Sa miséricorde pour le défunt ».

Bien qu'incomplète, puisque le nom du défunt a disparu avec le haut de la pierre[4],

3 Viré M.-M., « Inscriptions », p. 458-459.

4 Mahfoud F., « Itinéraire », p. 119) s'est demandé si



fig. 8: Epitaphe datée de 255 H / 868-9 ap. J.-C.
D'après M.-M. Viré, *Inscriptions*, p. 459.

cette épitaphe est, à notre connaissance, le seul exemple connu à ce jour d'inscription funéraire portant des eulogies en faveur de Jésus associées à celle du Prophète Muhammad, qualifié de la même manière. Cette association permet d'affirmer que le défunt était un chrétien converti à l'Islam. C'était sans doute l'un des nombreux *fidyân* de l'entourage des princes aghlabides dont cette stèle vient confirmer une fois de plus la tolérance à l'égard des chrétiens (d'origine africaine, byzantine ou copte), du moins tant qu'ils n'approchaient pas de trop près du pouvoir[1].

Le cas n'est pas isolé dans la mesure où Sahnūn, *qadi* de Kairouan au IX[e] siècle, eut à répondre à une embarrassante question de *fiqh* : une défunte, musulmane, avait de son vivant vénéré également Jésus. Fallait-il l'enterrer dans le cimetière musulman ou dans celui réservé aux chrétiens ? La réponse fut de l'enterrer dans la nécropole musulmane[2].

le défunt, dont le nom a disparu, ne serait pas Khalaf, l'affranchi qui avait construit la tour qui domine toujours la ville au sud-ouest. On nous permettra d'en douter.

Bibliographie

Nous ne donnons ici qu'une liste limitée de sources et d'articles imprimés. On en trouvera une panoplie complète dans les actes du Colloque *Sousse à travers les âges* tenue dans la ville en 2009 (à paraître). On se reportera également avec profit à la bibliographie très complète (auteurs arabes compris) donnée par Y. Modéran, *Les Maures et l'Afrique*, *BEFAR*, 314, 2003, p. 821-865.

1 Cf. ci-dessus, note 1, p. 27.

2 Ibn Abi Zayd al-Kayraouni (mort en 386/996), *Anecdotes*, éd. Beyrouth, t . I, p. 632. Il s'agit d'un traité de théologie et de consultations juridiques que l'auteur avait rassemblées pour argumenter les propos de Malik et de Sahnoune dans la *Muddawwana*. Le passage citant cette femme a été analysé par El Bahi A., *Sousse et le Sahel*, p. 269-270. Je remercie Ahmed el Bahi de ce signalement.

Abréviations

CC : Corpus Christianorum.

CSEL : orpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum

DHGE : *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique.*

ILAf : Inscriptions latines d'Afrique.

ILT : Inscriptions latines de Tunisie

MGH, aa : Monumenta Germaniae Historica, auctores antiquissimi,

PL : Patrologia Latina,

RIHM : Revue internationale d'histoire militaire.

Sources, recueils et inventaires de sources

Sources gréco-latines

Acta Conciliorum Oecumenicorum, èd. E. Schwarz, II, 1, A, p. 64, 149-170.

Acta Sanctorum,

Anthologie latine, éd. A. Riese, 1894.

Augustin, *Ennarationes in Psalmos*, 36, II, 20, *CCL*, t. 38, p. 361 et 365.

Code Justinien, I, 27, 2, 1, éd. Krueger, Berlin, 1895.

Concilia Africae, Corpus Christianorum Series Latina, 149.

Corippe, *Iohannide* :

. Edition complète : *Corippi Africani grammatici libri qui supersunt*, recensuit Iosephus Partsch, *Monumenta Germaniae historica, Auctores antiquissimi*, III, 2, Berolini, 1879 (texte p. 1-109).

. Traduction complète de Teurfs et Didderen, Corippe, *La Johannide ou sur les guerres de Libye*, éd. Errance, 2007, 192 p., manifestement pas très au clair sur la topographie de l'Afrique antique.

. Ed. et trad. française du livre II, V. Zarini, *Berbères ou barbares ? Recherches sur le livre second de la Johannide de Coripe*, Nancy, 1997, 262 p.

Georges de Chypre, *Descriptio Orbis Romani*, ed. E. Honnigman, dans *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, Forma Orbis Romani*, I, Bruxelles, 1939, p. 49-70. Cf. également éd. Gelzer, 1890.

Gesta conc. Carthaginiensis, I, 206, 14, CCL, t. 149 A, p. 103.

Corpus des mosaïques de Tunisie, f. 57, Tunis, 1960.

Iulius Honorius, *Cosmographia*, ed. A. Riese, *Geographi latini minores*, 1878.

Mansi J., *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, 31 vol, Florence, Venise. 1759-1798.

Munier Ch. éd., *Concilia Africae*, a. 345-a. 525, Turnhout, Brepols, 1974.

Passion des bienheureux martyrs qui ont souffert à Carthage sous l'impie roi Hunéric, le six des nones de juillet, dans *Victor de Vita*, éd. S. Lancel, Paris, Belles lettres, 2002, p. 213-220

Procope, *Édifices* (ou *De Aedificiis*), éd. et trad. anglaise H. B. Dewing, 7 vol., coll. Loeb, Londres, 1953-1960.

Procope, *Guerre des Vandales*, traduction D. Roques, Belles Lettres, Paris, 1990, 284 p.

Prosopographie chrétienne du Bas-Empire (PCBE), I, Afrique chrétienne (303-533), éd. A. Mandouze et *alii*, Paris, CNRS, 1982, 1321 p.

Registre [de 484] *des provinces et des cités d'Afrique* (*Notitia Provinciarum et civitum Africae* 484, dans *Victor de Vita*, éd. S. Lancel, Paris, Belles lettres, 2002, p. 252-272

Sententiae episcoporum, 3, CSEL, III-1, p. 437.

Stadiasmus mari magni, éd. C. Müller, dans *Geographi Graeci minores*, t. 1, Paris, 1855.

Tertullien, *Ad Scapulam*, 3.

Victor de Tonnona, *Chronica*, a. 552, dans *Monumenta Germaniae Historica, auctores antiquissimi,* t. II, 203.

Victor de Vita, *Histoire de la persécution vandale en Afrique*, Paris, Belles Lettres, 2002. Autre édition : *Historia persecutionis Vandalicae*, t. 23, *CSEL*, 7.

Sources et répertoires de sources arabes

Ibn Idari, *Bayan*, I, 122.

Ibn Abi Zayd al-Kayraouni (mort en 386/996), «Al-nawadir wa al Ziyadat 'ala ma fi al-mouddawana min ghayriha minna al-ommahat» (*Anecdotes et compléments concernant la muddawana* [de Sahnoune]*, d'après d'autres livres (de théologie et de consultations juridiques*), édition de Beyrouth, 1999.

Tidjani At, *Rilhan*, trad. Rousseau, *Journal Asiatique*, 4e série, t. XX, p. 103-104 (p. 104).

Yaqubi Al, *Le livre des pays (Buldan)*, trad. G. Wiet, Le Caire, 1937, p.

Articles et ouvrages

Baaziz A., *Si Soussa m'était contée*, éd. A. Baaziz, Tunis, 2005.

Babelon E., Cagnat R., Reinach *S., Atlas archéologique de la Tunisie, Feuille 57, Sousse,* Paris, E. Leroux, 1893, n° 16 (*Hadrumetum*).

Baradez J., « Enceinte de Tipasa et ses portes », *Mélanges Piganiol*, t. 2, 1966, p. 1133-1152.

Baratte F., Bejaoui F., Duval N., Berrado N., Gui I., Jacquest H., *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord (Inventaire et typologie), II, Inventaire des Monuments de la Tunisie, Ausonius éditions, Mémoires*, 38, Bordeaux, 2014, p. 220-221.

Coche de la Ferté E., *L'art de Byzance*, éd. Mazenod, 1981, n° 996.

El Bahi A., *Sousse et le Sahel à l'époque médiévale: essai de géographie historique*, Tunis, Centre des Publications Universitaires, 2004.

Courtois Chr., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, AMG, 1955, 455p.

Creswell K.A., *Early muslim architecture*, pars II, t. II, 1940, p. 271-273 avec des relevés du rempart et de la tour de Khalaf.

Diehl Ch., *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, Leroux, 1896, 644 p.

Djelloul N., *Les installations militaires et la défense des côtes tunisiennes du XVIe au XIXe siècles,* thèse Paris-Sorbonne, 1988, 1, p. *83-86.*

Djelloul N., *Sousse, antique Hadrumetum*, 2006.

Duval N., « Plastique chrétienne d'Algérie et de Tunisie », *BCTH*, 8, 1972, p. 97-98.

Duval N., «L'église du prêtre Felix (région de Kélibia), II, Commentaires», *Karthago*, IX, 1958, p. 242.

El Bahi A., *Sousse et le Sahel à l'époque médiévlae, Tunis, CPU, 2004*.

Foucher L., *Hadrumetum,* Publ. Université Tunis, Paris, PUF, 1964, 405 p.

Foucher L., Le tremblement de terre de 306-310 en Tunisie (Hadrumète), *BCTH*, n.s., 15-16, 1979-80, p. 91-96 et n.s., 18, 1982, p. 170.

Gauckler P., Gouvet E., Hannezo G., *Musées de Sousse, Description de l'Afrique du Nord, Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie,* Paris, *1902,* p. *3-22.*

Harrazi N., *Chapiteaux de la grande mosquée de Kairouan*, 1982, t. I, texte et t. II, Planches.

Houdas, « Inscription coufique de Mahdia et inscription arabe de Sousse », *BCTH*, 1910, p. CLXXXIX.

Idris H.-R., *La Berbérie orientale sous les Zirides Xe-XIIe siècles,* Maisonneuve, Paris, 1962, 2 t., p. 1-406 et 407-896.

Jedidi M., s.v. « Susa », *Encyclopédie de l'Islam*, t. IX, 2, 1998, p. 937–940.

Lancel S., s.v. « Hadrumète », *DHGE*, 22, 1988, col. 1494-1495.

Lézine A. :

- « La grande mosquée de Sousse » dans *Architecture de l'Ifrikya. Recherches sur les monuments aghlabides*, Paris, Klinsieck, 1966, p. 93-115.
- *Le ribat de Sousse, suivi de notes sur le ribat de Monastir*, *Direction des Antiquités et Arts de la Tunisie. Notes et documents*, XIV, 1956, 51 p., XLI pl.
- « Deux ribats du Sahel tunisien », *Cahiers de Tunisie*, IV, 1956, p. 150-156.
- « Deux ribats du Sahel tunisien », *Revue Internationale d'Histoire militaire (RIHM*), n° 18, 1956, p. 279-288, pl. Texte très voisin du précédent.
- *Sousse, les monuments musulmans,* Paris, 1967.
- *Deux villes d'Ifrikiya, Sousse, Tunis. Études d'archéologie, d'urbanisme, de démographie*, Paris, Geuthner, 1971, 179 p.

Mahfoudh F. :

- *Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale. Proposition pour une nouvelle approche,* Centre des Publications Universitaires, Université de la Manouba, Tunis, 2003, 297 p.
- *«* Itinéraire d'un affranchi aghlabide : Kahalef, un constructeur hors pair (203-254 de l'Hégire/818-867) », dans *Les communautés méditerranéennes de Tunisie, Tunis,* Centre des Publications Universitaires, 2003*,* p. 115-124.

Marçais G., *Architecture musulmane d'Occident. Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne et Sicile*, Paris, AMG, 1955, 323 p.

Marçais G., « Note sur les Ribat en Berbérie », dans *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie de l'Occident musulman*, Alger, Imprimerie officielle, 1957, t. II.

Modéran Y. :

- *Les Maures et l'Afrique romaine (IV^e^-VII^e^ siècles)*, BEFAR 314, 2003, 900 p.
- « Jean Troglita », *Enc. Berb.,* XXV, 2003, p. 3866-3870.

Parrish D., "The mosaic of Theodoulos from Sousse (Tunisia)", *Ant. Af.*, 16, 1980, p. 229-240.

Pringle D., *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, 1981, 2 vol, *BAR International series*, 99 (1 et 2), p. 199-200 : *Hadrumetum Iustinianum, Iustinianopolis*, et pl. LXXXIV a-b.

Talbi M., *L'émirat aghlabide (800-909). Histoire politique*, Adrien Maisonneuve, Paris, 1966, 767 p.

Terrasse M., « Lieux de prière à Sousse au haut Moyen Âge : modèles ou énigmes », RM2E-*Revue de la Méditerranée, édition électronique*, t. I. 2014, p. 3-10.

Thébert Y. et Biget J.-L., « L'Afrique après la disparition de la cité classique : cohérence et rupture dans l'histoire maghrébine », dans *L'Afrique dans l'Occident romain*, Rome, 1990, p. 575-602.

Viré M.-M., « Inscriptions arabes des stèles funéraires du Musée de Sousse », *Cahiers de Tunisie*, n° 16, t. 4, 4^e^ trimestre 1956, p 450-493.

Zbiss S. M., « L'épigraphie dans les ribat de Sousse et de Monastir », *CRAI*, 98, 2 , 1954, p. 146-147.